

Visite guidée au Cap-Rouge



Conception : *Jacques Bachand*
Révision et édition : *Jean-Marc Dion*

Table des matières

Pourquoi visiter Cap-Rouge ?	3
L'église Saint-Félix de Cap-Rouge	3
L'intérieur de l'église	5
Le couvent disparu	7
Le presbytère.....	8
Le cimetière et son calvaire.....	8
La « grange aux dîmes » ou le garage.....	9
Pourquoi Saint-Félix ?	9
Le toponyme Cap-Rouge	10
La municipalité	11
La fusion, l'arrondissement	12
L'espace, la localisation	13
Cartier et Roberval, un vrai projet de colonisation au Cap-Rouge ?	13
Naissance du village de Cap-Rouge	14
Le Sacré-Cœur devant l'église	14
René-Pamphile Lemay, architecte et provisoirement résident du Cap-Rouge.....	15
Le sentier le long de la rivière	16
La passerelle de la Poterie.....	17
La poterie de Cap-Rouge	18
Le vieux Cap-Rouge : la rue Provancher	20
La côte du Cap-Rouge.....	37
Redcliff, la villa d'Atkinson	38
La maison Blanchette	38
La maison Everell.....	38
Le tracel	39
La rivière, un bac et des ponts.....	41
La rue St-Félix	41
La baie du Cap-Rouge	42
Dalhousie Cove	42
La fresque de la découverte	43
Le belvédère du parc Cartier-Roberval.....	44
La plage Jacques-Cartier.....	45
La plage Saint-Laurent	45
Une ferme expérimentale à Cap-Rouge	46
Le monument de Jacques Cartier	47
Références.....	50

Pourquoi visiter Cap-Rouge ?

Parce que c'est à Cap-Rouge que Jacques Cartier et Jean-François de LaRocque de Roberval sont venus fonder au XVI^e siècle une nouvelle France en Amérique, aussitôt abandonnée. Parce que le ciel de Cap-Rouge est traversé par un trachel qui attire des milliers de touristes en mal d'égoportraits. Parce que le décor bucolique de Cap-Rouge, sa rivière, sa baie, son vieux village entre deux caps séduisent toujours. Parce que la belle et sobre église de Peachy mérite plus qu'une messe, une visite appliquée. Parce que c'est au paisible village de Cap-Rouge que s'est réfugié, lassé de ses paroissiens, l'abbé Provancher, notre grand naturaliste du XIX^e siècle.

Parce que, du temps de son autonomie, la ville de Cap-Rouge a adopté des mesures de sauvegarde de son patrimoine, en particulier de ses maisons vernaculaires québécoises. Et plus encore...



L'église Saint-Félix de Cap-Rouge

Imaginez-vous au milieu du XIX^e siècle, quand on choisit cet emplacement pour y construire l'église. Oubliez l'asphalte du stationnement à votre droite et le trachel dans le ciel à votre gauche, et admirez le décor, l'environnement bucolique de cette charmante église de village, si belle dans sa simplicité classique, et si québécoise et française en même temps. Notre-Dame-des-Victoires à la campagne.



Église Notre-Dame-des-Victoires



Église Saint-Félix de Cap-Rouge

L'architecte de Saint-Félix est Joseph-Ferdinand Peachy, un architecte prolifique de Québec, dans la deuxième moitié du XIX^e siècle. Entre autres églises, il a conçu Notre-Dame-de-la-Garde, Saint-Sauveur, Saint-Jean-Baptiste. Il adopte ici un plan dit récollet, c'est-à-dire où la nef rectangulaire n'a pas de transept et où le chœur est plus étroit avec

un chevet plat. Ce plan contraste avec le plan dit jésuite, où la nef est croisée par un transept avec chapelles latérales, nef qui se prolonge en un chœur en hémicycle.

On est dans la même tradition architecturale. Vous ne trouvez pas les clochers assez semblables ? Eh bien, en 1854-1861, on restaure Notre-Dame-des-Victoires. À la fin des travaux, on refait la toiture et le clocher. Peachy est chargé de refaire le parvis de l'église et sa clôture en fer forgé (aujourd'hui disparue). Jean-Marie Lebel dit que le nouveau clocher de Notre-Dame-des-Victoires est de Peachy¹, mais Luc Nopen dit que le clocher actuel a été réalisé *d'après les plans d'un architecte dont on ignore le nom*².

Or, l'église Saint-Félix est construite en 1859, son clocher quelques années plus tard. On est donc à la même époque que la restauration de Notre-Dame. Le tambour des deux clochers est presque identique, évoquant une façade de temple classique couronné par un fronton identique. Mais les flèches diffèrent. Ici, la hauteur du clocher double celle de l'église. Le clocher de Notre-Dame-des-Victoires est plus court, plus léger, plus fin. En passant, vous savez que les églises catholiques n'ont pas de clocher tel que celui-ci avant le XI^e siècle. Il y a bien sûr des espèces de campaniles, avec clochettes ou grelots, dans les monastères des VIII^e, IX^e siècles, mais des flèches comme celle-ci viendront avec les rivalités entre évêques (plus tard entre simples curés), avec les défis que se lancent les architectes, avec les capacités financières des puissants ou, plus tard, avec la richesse des paroissiens.

Pour convoquer les paroissiens aux cérémonies, le clocher diffuse le carillon de trois cloches à la sonorité impressionnante. Tout pour réveiller les paroissiens somnolents.

La pierre de l'église vient d'ici, de Cap-Rouge. Les jours ensoleillés, les couleurs des pierres chantent, vivent. On ne peut s'empêcher de penser aux fameuses pierres de Jacques Cartier, qui croyait avoir trouvé des diamants.

*Sur cette haute montagne ou promontoire nous trouvâmes une belle fontaine très proche du dit fort : joignant lequel nous trouvâmes bonne quantité de pierres, que nous estimions être diamants*³.

L'église fait 60 par 36 pieds, c'est une petite église. Notez l'avant-corps en façade, qui détermine en quelque sorte le volume du clocher ; il en est la base. Notez aussi le fronton interrompu par le trio de fenêtres dans les lignes du toit. Le sommet du fronton s'avance au-dessus de l'œil-de-bœuf. L'église Notre-Dame-des-Victoires a deux œils-de-bœuf, ce qui n'est pas commun.

L'imposte en arc surbaissé des portes est couverte d'une élégante plate-bande de pierre. Les fenêtres sont en arc plein cintre en façade, comme aux Victoires, mais en arc surbaissé sur les côtés, à la mode de l'époque.

¹ Lebel, Jean-Marie, *Le Vieux-Québec, Guide du promeneur*, p.42.

² Noppen, Luc, *Notre-Dame-des-Victoires à la Place Royale de Québec*, p.74.

³ Cartier, Jacques, *Voyages au Canada*, p.135.

L'église est mise en lumière le soir depuis 2004. L'intensité lumineuse est différenciée entre l'intérieur et l'extérieur du clocher, entre l'avant-corps et le reste de la muraille. À voir ! L'église est aujourd'hui le seul bâtiment public patrimonial du Cap-Rouge.



Église Saint-Félix de Cap-Rouge

L'intérieur de l'église



Église Saint-Félix de Cap-Rouge (intérieur)

Quelle est votre première perception ? L'intimité ? La blancheur ? La sobriété ? Notez la voûte en berceau de la nef, mais en arc plein cintre du chœur.

Le maître-autel et les autels latéraux sont postérieurs de 25 ans à la construction de l'église, un délai qui n'était pas exceptionnel autrefois. Ils ont été conçus par David Ouellet, un architecte et sculpteur de Québec qui a signé environ 250 contrats pour construction, transformation, complément d'églises, fin XIX^e début XX^e. Pensez aux façades triomphantes et aux impressionnants, pour ne pas dire extravagants clochers des églises de St-Antoine-de-Tilly, de St-Louis de Lotbinière, de Ste-Luce-sur-Mer, etc. L'hospice de la Miséricorde sur la rue Couillard, c'est aussi David Ouellet.



Église de Ste-Luce-sur-Mer



Église de St-Antoine-de-Tilly



Église Saint-Louis de Lotbinière

Ici, comme dans toutes nos églises anciennes, la cathédrale de Québec, St-Roch, St-Jean-Baptiste, St-Sauveur, le plâtre est partout, les murs, les pilastres, le retable, les corniches, les arcs doubleaux, etc. Et sous l'enduit de plâtre, le bois sculpté. Hélas, on ne nomme jamais les artisans de ces chefs-d'œuvre.

Ici, ces remarquables artisans sont les frères Joseph et Paul Breton, qui vivaient dans le quartier St-Jean-Baptiste, rue St-Olivier. Ce sont eux qui ont fabriqué la chaire, le banc d'œuvre, la table de communion, les stalles, eux qui ont charpenté le plafond, tout plâtré, et peinturé tout eux-mêmes, en deux couches ici, en trois couches là, tel que précisé au contrat. Ce sont eux aussi qui ont fabriqué le clocher. Les Breton étaient très recherchés par les paroisses. Ce sont eux les artisans des églises de St-Romuald, de Ste-Marie-de-Beauce, de Château-Richer, de St-Michel-de-Bellechasse, de Notre-Dame-de-la-Garde, de St-Laurent-de-l'île-d'Orléans. Ils ont beaucoup travaillé aussi dans des maisons de riches, comme celle qu'habitait François-Xavier Garneau. Des architectes comme Peachy et Charles Baillairgé recouraient systématiquement à leurs services. Hélas, seule la chaire est encore en place.

Pour le centenaire de l'église, en 1959, on a fait le plancher en terrazzo et l'on a remplacé les bancs des paroissiens. L'église peut accueillir 250 paroissiens, à condition d'en faire monter une trentaine au jubé.

Les trois peintures au-dessus du maître-autel sont d'Ozias Leduc. Voyez quelques éléments de décor peint au-dessus des autels. C'est d'Adolphe Rho et de ses fils. À l'origine, c'était un décor en trompe-l'œil qui couvrait toutes les surfaces, mais le curé l'a fait effacer en 1908. Les rares photos de ce décor sont malheureusement inutilisables. On a restauré en 2012 les quelques éléments de ce décor que vous voyez.

Ce Rho mystérieux est Adolphe Rheault, un artiste québécois autodidacte, dessinateur, peintre, sculpteur de la 2^e moitié du XIX^e siècle. Les évêques et les curés étaient très entichés de ses peintures à fresque. Il a décoré de nombreuses églises. Il n'en reste presque rien. C'était aussi un portraitiste très recherché par les élites. Il avait son studio sur la rue St-Jean à Québec. Évidemment, ces portraits sont dans des collections privées. L'évêché montre son portrait du Cardinal Taschereau. Inconnu ou méconnu aujourd'hui, Rho a néanmoins droit à sa rubrique dans le Dictionnaire biographique du Canada.

Notez que le personnage le plus illustre de la paroisse a été inhumé ici, sous l'autel de droite, en 1892, l'abbé Provancher. Nous parlerons abondamment de lui quand nous

passerons devant sa maison. Il n'a été ni curé ni vicaire ici ; un simple citoyen, ou presque... car enterré dans l'église.

Au jubé, un orgue exceptionnel, à traction mécanique, construit en 2001 selon les techniques traditionnelles françaises du XVIII^e siècle, par le facteur Guilbault-Therrien de St-Hyacinthe. Les concerts de St-Félix étaient très courus jusqu'à récemment. Le monde change, il est passé à autre chose, comme on dit. Mais la messe de minuit, pour laquelle il fallait réserver sa place et qu'on chantait à plusieurs reprises le jour de Noël, est encore célébrée, comme la messe du dimanche matin. Les têtes blanches y dominent, cependant, et elles sont moins nombreuses.

Et le tirant ? Non, il n'a pas toujours été là. Depuis longtemps déjà, la fabrique a eu des soucis avec le mur sud. Il y a quelques années, en 1979, il a bien fallu se résigner au tirant.

Le couvent disparu

Lors de son voyage en Nouvelle-France en 1749, Peter Kalm observait, à propos des religieuses enseignantes, que *généralement, leur maison est voisine de l'église, et le terrain de l'autre côté est occupé par le presbytère*⁴. Effectivement, dans nos villages, jadis ou naguère, l'église s'accompagnait du presbytère, d'un couvent, souvent d'un collège et parfois d'un hôtel de ville. C'était le noyau de la municipalité de paroisse. Ici, il ne reste que le presbytère, à peine occupé.

Les Sœurs de la Charité de Québec ont ouvert ici, en 1881, juste à côté de l'église, dans le stationnement actuel, un couvent dédié à la Sainte Famille, que les gens appelaient Jésus-Marie-Joseph. C'était une école mixte, ce qui n'était pas une chose très courante à l'époque. Comme beaucoup de nos couvents de la fin du XIX^e, le bâtiment était de style Second Empire, avec toit mansard, clocher ou lanterne, etc.

À la fin des années 1950, les religieuses constatent la nécessité d'agrandir leur couvent. Le gouvernement décide plutôt de financer la construction de deux nouvelles écoles dans la rue Provancher. Conséquemment, les religieuses quittent leur couvent en 1958 et le cèdent à la Fabrique de la paroisse. On convient d'y installer divers services de la paroisse, de la commission scolaire, de la ville, et même la Caisse populaire. Mais le coût des travaux de réaménagement et de restauration s'annonce si élevé que la Fabrique décide de démolir le couvent en 1965. Dans *Histoire de raconter, la paroisse de Saint-Félix-de-Cap-Rouge*, la Société Historique de Cap-Rouge résume ainsi ce sacrifice patrimonial : *1965 : Démolition du couvent en vue d'agrandir le stationnement.*⁵ Vraiment ?

⁴ Kalm, Peter, *Voyage dans l'Amérique du Nord*, Volume 3, p.232.

⁵ Société Historique de Cap-Rouge, *Histoire de raconter, la paroisse de Saint-Félix-de-Cap-Rouge*, p. 50.



Église Saint-Félix de Cap-Rouge
et couvent de la Sainte-Famille



Couvent de la Sainte-Famille

Le presbytère

Avant même que l'évêque autorise l'érection de la paroisse en 1862, la fabrique a fait construire un presbytère. Le bâtiment ne diffère pas des autres maisons de tradition architecturale québécoise du Vieux-Cap-Rouge, ni même dans ses dimensions originelles (36 par 30), si ce n'est par son emplacement (derrière l'église), son impressionnante galerie couverte plein sud, ses six lucarnes, sa porte qu'on dit vénitienne avec imposte et ouvertures latérales, et son agrandissement côté nord (en 1970). La galerie et son auvent du côté de l'église ont été ajoutés plus tard. La couverture en tôle à baguette n'est pas d'origine non plus ; le contrat du constructeur Joseph Hamel précise que la couverture sera en tôle à la canadienne.



Presbytère Saint-Félix de Cap-Rouge (photo : P. Bouillé)

Le cimetière et son calvaire

Le seigneur Antoine Juchereau Duchesnay, qui n'est plus légalement seigneur depuis 1854, mais toujours propriétaire de son domaine seigneurial, cède à la fabrique de la future paroisse l'espace du cimetière en 1861. Le cimetière sera agrandi à quelques reprises. Le calvaire, le Christ en croix, est une œuvre de Lauréat Vallière.

Ce sculpteur de St-Romuald, décédé en 1973 à l'âge de 85 ans, nous a donné un patrimoine considérable : vous avez peut-être visité l'église St-Dominique (voisine du

MNBAQ), l'église St-Thomas-d'Aquin, près de la rue Myrand, l'église Ste-Famille de l'Île d'Orléans, St-Benoît-du-Lac, même l'église de St-Romuald.

On n'en a pas le temps aujourd'hui, mais je vous invite à rendre visite au Christ de Vallière dans son édicule. Sur la croix, sur l'écrêteau au-dessus du Christ, on a l'habitude de lire INRI. Que les abréviations. Et tout le monde comprend qu'en latin, ces lettres signifient : Jésus de Nazareth Roi des Juifs. Ici, Vallière a suivi à la lettre le texte de l'Évangile de Saint Jean qui raconte que Pilate a tenu à faire écrire clairement ce motif d'accusation et de condamnation de Jésus dans les trois langues connues des habitants de Jérusalem : le latin, l'hébreu et le grec. Vallière a lu sa Bible...

La « grange aux dîmes » ou le garage

Le garage que vous voyez au-delà du stationnement a été construit en 1955. Son style, son bois à couvre-joint font illusion. Il semble que l'architecte Rinfret ait voulu rappeler l'existence jadis au même emplacement de la « grange aux dîmes ». En arrivant à Québec en 1659, Mgr de Laval avait fixé la dîme des paroissiens au 13e du gain des paroissiens. Devant la contestation, le lieutenant général Prouville de Tracy a réduit la dîme au 26e. Comme paroissien, tu dois porter ton 26e minot de blé à ton curé, ton 26e poulet, etc. D'où l'apparition des « granges aux dîmes » ou « granges dîmières ». Il en reste encore quelques-unes au Québec. La France en a conservé plusieurs spectaculaires, comme celle de Provins.



Cap-Rouge : la « grange aux dîmes » ou le garage



Provins : la « grange aux dîmes »

Pourquoi Saint-Félix ?

La paroisse est dédiée à saint Félix. Pourquoi Saint-Félix ? Jusque dans les années 1850, les Carougeois devaient se disperser dans trois paroisses pour les rituels religieux, messes, vêpres, confessions, communions, et pour les obligations civiles alors exercées par la paroisse : naissance, mariage, décès. En 1856, ils demandent à l'évêque d'autoriser une paroisse à Cap-Rouge. Refus de Mgr Turgeon. Il n'y compte que 82 maisons et à peine plus de 500 âmes. Trop peu pour faire vivre un curé. Les Carougeois décident alors de construire quand même une chapelle (cette église) pour forcer la main de l'évêque. Il finira bien par y désigner un curé.

Les seigneuries sont abolies au Bas-Canada en 1854, mais le seigneur Antoine Juchereau-Duchesnay, de la septième génération des seigneurs Juchereau en Nouvelle-France, reste propriétaire de son domaine. Il en donne une partie pour la construction de l'église. Il fournit l'épinette et la pruche qui poussent dans son domaine. Quatre maçons s'y approvisionnent en pierres. On organise une campagne de souscription. Le futur maire Forsyth offre la cloche. On recrute l'entrepreneur Jacques-Antoine-Narcisse Pampalon et les deux frères Breton, charpentiers. Et l'architecte n'a pas 30 ans, Joseph-Ferdinand Peachy, qui créera tant d'autres églises par la suite.

Mais alors, pourquoi Saint-Félix ? Le bâtiment est complété fin 1859 et pourrait être utilisé pour le culte, mais l'évêque tarde à ériger la paroisse selon les canons. Celui qui va régler l'affaire en 1862, c'est le grand vicaire de l'évêché, en fait le grand manitou ou l'éminence grise du diocèse pendant 50 ans, le prélat domestique Mgr Charles-Félix Cazeau. D'où le saint patron de la paroisse, Félix.

Je vous étonnerai, comme je me suis étonné moi-même, en lisant le site de la Commission de la capitale nationale, où cette église porte le nom de Saint-Félix-de-Valois...

Le toponyme Cap-Rouge

Le toponyme Cap-Rouge apparaît pour la première fois dans un texte en 1637. Le jésuite Paul LeJeune termine sa *Relation* de 1637 par cette phrase : *Du bord de la sainte Marie, au travers du Cap Rouge, en la Nouvelle France, ce dernier d'Aoust, 1637.* LeJeune ne dit rien d'autre. Croyez-le ou non, ce bout de phrase va devenir dans Wikipédia : *Vers 1638 le père Le Jeune, missionnaire jésuite, note dans les Relations la présence de quelques familles dans la vallée.* En fait, comme le montre Marcel Trudel dans son *Terrier du Saint-Laurent en 1663*, trois terres ont été attribuées dans la seigneurie de Cap-Rouge avant 1663, mais *elles ne sont pas habitées*⁶ à cause des guerres iroquoises.

Jacques Cartier s'était installé à Cap-Rouge pour l'hiver 1541-1542. Mais il avait nommé le lieu Charlesbourg-Royal. Jean-François de LaRocque de Roberval lui avait succédé au même emplacement en 1542-1543. Nouveau nom : France-Roy. La rougeur du cap ne les a pas frappés.



Reconstitution de Charlesbourg-Royal, inspirée du dessin de l'abitation de Québec⁷

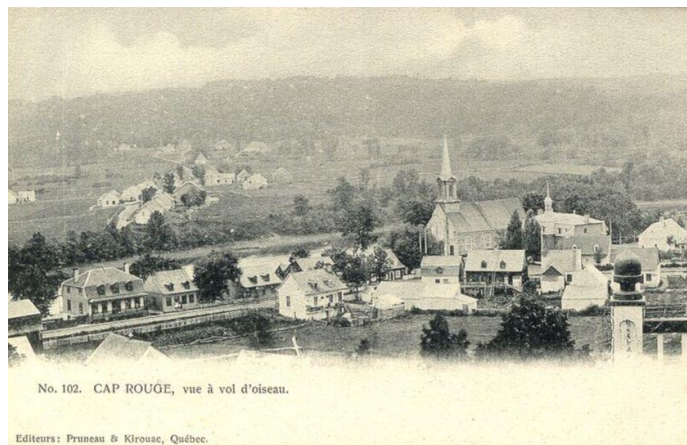
⁶ Trudel, Marcel, *Le terrier du Saint-Laurent en 1663*, p.304.

⁷ Braudel, Fernand et coll., *Le monde de Jacques Cartier. L'aventure au XVI^e siècle*, p.279.

France-Roy ou France-Prime ? Dans son *Guide toponymique*, la Société historique du Cap-Rouge parle de France-Roy⁸ ; dans d'autres documents, elle parle de France-Prime... Énigme.

Champlain n'évoque nulle part Cap-Rouge.

Et quand une seigneurie sera concédée ici, en 1647, à Jean Juchereau de Maure, elle portera son nom : Seigneurie de Maure. Mais dans son *Terrier du Saint-Laurent en 1663*, Marcel Trudel la désigne plutôt sous le nom de Cap-Rouge⁹. La seigneurie voisine, à l'est, qui avait sa limite à 100 brasses (600 pieds) à l'ouest de l'embouchure de la rivière, s'appelait Gaudarville. L'église se trouve dans la seigneurie Gaudarville et non dans la seigneurie de Maure. Mais il faut savoir que la seigneurie Gaudarville, concédée par le gouverneur Jean de Lauson à son fils Louis de Lauson de la Citière en 1652, sera éventuellement donnée en héritage à Ignace Juchereau Duchesnay (1697).



Carte postale (1885)

La municipalité

En 1850, le gouvernement du *Lower-Canada* crée une première institution pour la population de Cap-Rouge, une municipalité scolaire, et nomme les premiers commissaires d'école. On l'a déjà dit, le diocèse va ériger la paroisse en 1862 et nommer le premier curé Pierre-Olivier Drolet. Après l'établissement de la Confédération du Canada en 1867, le gouvernement du Québec crée la municipalité de paroisse de Cap-Rouge en 1872. C'est une municipalité principalement agricole, même si la poterie, l'industrie du bois, la forge, la poste, l'auberge, etc., occupent de 100 à 200 personnes. Un siècle plus tard, dans les années 1970, les fermes de Cap-Rouge se couvrent de bungalows. En 1983, la municipalité de Cap-Rouge compte 10 000 habitants, et le gouvernement du Québec lui confère le statut de ville.

⁸ *Ibid.*, p. 26.

⁹ *Ibid.*, p.303.

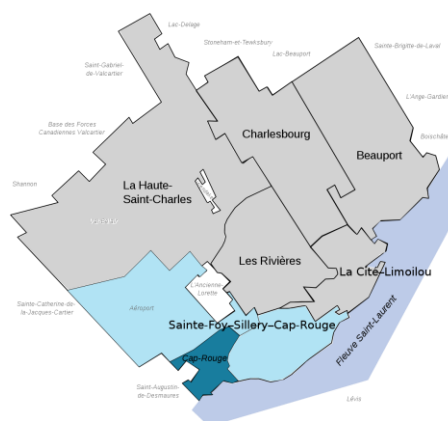


Atlas Goad, 1916. Population de Cap-Rouge : 600 personnes.

Voici un extrait de l'Atlas Goad (schémas urbains produits par Charles Edward Goad pour les compagnies d'assurances incendie, fin XIX^e début XX^e). Pour faciliter la lecture, sachez que Scott est l'ancien nom de la rue Provancher. On l'a longtemps nommée chemin du moulin ou des moulins, car il menait aux moulins à farine et à scie en amont de la rivière. *St. Foye road*, c'est la côte du Cap-Rouge. La rue de l'Église a été rebaptisée Provancher. Le Chemin du Roy, qui descend à l'extérieur de l'image, traverse Cap-Rouge d'est en ouest, jadis le chemin du Calvaire, l'actuelle rue St-Félix. Ces bouts de rues constituent l'essentiel du village de Cap-Rouge en 1916.

La fusion, l'arrondissement

Mais son statut de ville, Cap-Rouge ne le gardera pas 20 ans. Les fusions municipales de 2002 l'ont intégrée à l'arrondissement Ste-Foy-Sillery-Cap-Rouge. Sa population actuelle, environ 18 000 habitants, ne représente que 3 % à 4 % de la ville de Québec. Seulement 4 % à 5 % des logements/habitations de Cap-Rouge ont été bâtis avant 1960, alors que c'est 23 % pour l'ensemble de la ville actuelle de Québec. Le Vieux Cap-Rouge se situe donc dans une ville neuve. Financièrement, la population de Cap-Rouge est beaucoup plus à l'aise que l'ensemble de la ville de Québec. En 2015, le revenu brut moyen des individus était de 68 943 \$ à Cap-Rouge, contre 44 113 \$ à l'échelle de la ville. Ces données et beaucoup d'autres ont été publiées par la ville de Québec en 2019 sous le titre *Quartier Cap-Rouge Portrait sociodémographique et économique*.



Les arrondissements de la ville de Québec

L'espace, la localisation

Avant les fusions municipales de 2002, quelles étaient les frontières de Cap-Rouge ? Pas facile à décrire ! À l'est, la rue Gaudias-Petitclerc à deux rues du boisé de Marly, puis le boulevard du Versant Nord et l'autoroute Duplessis ; à l'ouest, une frontière très irrégulière avec St-Augustin DesMaures, passant par la rue Charles-Cantin qui voisine à l'ouest le golf de Cap-Rouge, puis la Promenade des Sœurs jusqu'au Grand Hunier, à moins que ce soit le Petit Hunier, puis on revient vers l'ouest par Marcel Proust, enfin on prend la direction nord-ouest à travers le lac Saint-Augustin, la 4e avenue et l'autoroute Félix-Leclerc. C'est la carte qu'expose la ville de Québec dans son *Portrait sociodémographique et économique du Quartier Cap-Rouge* cité précédemment. Certains citoyens donnent d'autres limites à leur ville.

Cartier et Roberval, un vrai projet de colonisation au Cap-Rouge ?

Dans *Le Premier chapitre de l'histoire du Québec*, les archéologues Gilles Samson et Richard Fiset affirment qu'en 1541, Cartier quitte Saint-Malo avec cinq navires. En se basant sur sa prévision d'environ soixante-deux personnes par navire, on peut penser qu'il amena trois cent dix personnes et qu'il renvoya quarante personnes sur deux navires pour rapporter des provisions. Ainsi, la cohorte coloniale restée sur place devait approcher deux cent soixante-dix personnes. Et si on ajoute le contingent de Roberval prévu d'arriver plus tard, la population totale aurait pu atteindre quatre cent vingt personnes, hommes, femmes et enfants¹⁰.

Dans son *Guide toponymique de Cap-Rouge*, la Société historique du Cap-Rouge affirme que Roberval y a séjourné en 1542-1543 accompagné de 200 personnes¹¹. On dit dans la plupart des textes et documents que Cartier était venu avec cinq bateaux portant jusqu'à 600 personnes, marins, hommes, femmes, enfants, et avec un bon nombre d'animaux de ferme. Tenons-nous-en à l'hypothèse la plus récente et la plus crédible, celle de Samson et Fiset, qui détaillent même les métiers de ce groupe de colonisateurs : 40 arquebusiers, 30 charpentiers, dix maçons, quatre forgerons, six vigneron, six laboureurs, deux apothicaires, six hommes d'Église, etc.¹².

On parle donc de 420 Français qui viennent s'établir en Amérique en 1541 et 1542. Un véritable projet colonial financé par le roi de France. Les 27 compagnons de Champlain en 1608, tous des hommes, paraissent dérisoires, mais Champlain n'était là que pour établir un comptoir commercial. Combien de Français sont venus, annuellement, s'installer en Nouvelle-France au XVII^e siècle ? Combien d'années ont vu débarquer un aussi grand nombre de colons ? Bref, 1542 et 1543 sont de grands échecs. Les Amérindiens peuvent-ils chanter victoire ? Les Iroquoiens de Stadaconé, de Tequenonday, d'Achelay, d'autres peut-être, semblent, en tout cas, avoir suffisamment harcelé les Français pour les chasser, comme l'affirment certains auteurs. Ou serait-ce plutôt la faute de Cartier qui aurait perdu la tête avec ses diamants ? En tout cas, les rois de France mettront plus d'un siècle (Louis XIV en 1665) à véritablement installer la Nouvelle-France.

¹⁰ Samson, Gilles et Fiset, Richard, *Le Premier Chapitre de l'Histoire du Québec*, p.40.

¹¹ Société historique de Cap-Rouge, *Guide toponymique de Cap-Rouge, l'histoire s'affiche en ville*, p. 26.

¹² *Ibid.*, p. 40.

Naissance du village de Cap-Rouge

Le seigneur de Gaudarville Édouard-Louis-Antoine-Charles Juchereau-Duchesnay (1809-1886) a hérité de la seigneurie en 1838 et il a fait de rares lotissements dans son domaine avant 1850, semble-t-il. *Il peut être considéré de nos jours comme le tout premier promoteur immobilier de Cap-Rouge, donnant ainsi naissance au noyau du village* (Commission de toponymie du Québec). Quelques maisons apparaissent alors dans la côte de Cap-Rouge et dans la rue Provancher, en face de l'église, pour loger les travailleurs du commerce du bois et du chantier maritime de l'anse de Cap-Rouge, que les Anglais ont rebaptisée *Dalhousie Cove*. Suivent quelques artisans. Si bien que la future paroisse de Cap-Rouge compte moins de 500 personnes, les agriculteurs sur leurs fermes inclus, donc 75-80 maisons, quand on construit l'église en 1859. Au recensement de 1881, Cap-Rouge dénombre 678 habitants. Sa voisine, Ste-Foy en compte à peine plus de 1 000. Ces deux paroisses sont encore massivement agricoles en 1881. On compte aujourd'hui environ 18 000 résidents au Cap-Rouge. Mais, à distance, c'est à peine si on voit leurs habitations dans le décor resté bucolique.



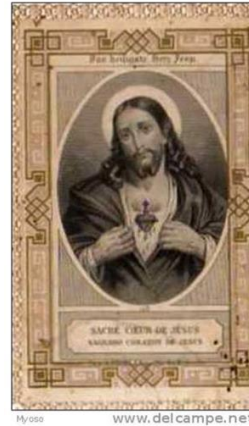
Le Sacré-Cœur devant l'église

Au Québec, nombreuses sont les églises dont la façade est encombrée d'une statue du Sacré-Cœur. St-Félix-de-Cap-Rouge n'est pas marginale. La dédicace à saint Félix s'efface devant le Sacré-Cœur. D'où vient donc cette dévotion au Sacré-Cœur ?

On ne trouve pas de représentation du Sacré-Cœur dans l'art de l'Église catholique durant le premier millénaire. La dévotion des chrétiens se porte en ces temps médiévaux sur l'ensemble du corps souffrant du Christ, la tête lacérée par les épines de sa couronne, les mains et les pieds transpercés, les côtes trouées. C'est à partir des XII^e et XIII^e siècles que, dans les monastères européens, la dévotion tend à se centrer sur le cœur du Christ crucifié.

Le cœur, la vie, l'amour deviennent progressivement des synonymes. Dans les années 1520-1530, Jean-Juste Lansperge dit le Chartreux, prieur allemand anti-Luther, impose à ses moines l'image du Sacré-Cœur dans leur cellule.





Mais le culte au Sacré-Cœur va s'universaliser seulement vers la fin du XVII^e avec les visions de Sainte Marguerite-Marie Alacoque. Sa béatification en 1864, puis sa canonisation en 1920, vont lancer une véritable industrie de statues, d'images, de médailles, de scapulaires du Sacré-Cœur.

La France commence en 1875 la construction de la basilique du Sacré-Cœur à Montmartre. Depuis l'église Sacré-Cœur de Grande-Entrée aux Îles-de-la-Madeleine jusqu'à l'église du Sacré-Cœur de Hull, on compte au Québec des dizaines d'églises et chapelles dédiées au Sacré-Cœur. Même des hôpitaux.

Mon cœur, mon amour : la langue commune le dit. Le Sacré-Cœur, c'est l'Amour absolu, celui qui donne sa vie. Un tel don mérite bien quelques statues...

René-Pamphile Lemay, architecte et provisoirement résident du Cap-Rouge.

Sur le socle de la statue du Sacré-Cœur, on a gravé qu'elle était un don de l'architecte René-Pamphile Lemay en 1914. On sait que l'architecte a vécu quelque temps à Cap-Rouge, mais on connaît mal sa dévotion au Sacré-Cœur...

Fut un temps où l'on apprenait par cœur l'un ou l'autre poème de Pamphile Lemay. *Ultima Verba : Je dis l'adieu suprême à tout ce qui m'entend. Je suis content de vivre et je mourrai content.* Aujourd'hui, c'est à peine si l'on peut situer la Bibliothèque-Pamphile-Lemay, pourtant partie de l'Assemblée nationale, dont il a été le premier bibliothécaire, dès 1867.

Ici, au Cap-Rouge, c'est l'un des quatre fils du poète qu'on honore par cette plaque, l'architecte René-Pamphile Lemay (1870-1915), *un méconnu de notre histoire*, écrit Luc Noppen dans *Saguenayensia* (2005).

Pourtant, à Québec, la liste est longue des réalisations de Lemay : l'église de St-Malo, l'hôpital St-François d'Assise, l'école St-Sauveur sur l'avenue des Oblats, la *Quebec Railway Light Heat and Power* devenu bureau de l'arrondissement de la Cité sur St-Joseph, la glacière *Dominion* devenue l'hôtel Le Germain sur la rue St-Pierre, l'ancienne manufacture de chaussures Marois convertie en condos à la pointe Arago-St-Vallier, la double maison hollandaise sur Ste-Ursule angle Ste-Anne, la maison Pollack, etc. Ajoutez la vieille « pulperie¹³ » de Chicoutimi, l'église du Sacré-Cœur du bassin de Chicoutimi et

¹³ Le terme privilégié par l'OQLF est « salle de préparation de la pâte ».

son presbytère, l'église St-Dominique de Jonquière, etc., etc. Bref, un architecte important du Québec. Et Cap-Rouge a bien raison de se féliciter de l'avoir logé quelques années sur la rue St-Félix.



L'hôpital St-François d'Assise vers 1930



Église St-Dominique de Jonquière



La « pulperie » de Chicoutimi

Le sentier le long de la rivière

Le sentier de la rivière du Cap-Rouge longe la rivière sur une distance de sept kilomètres, depuis le fleuve jusqu'à l'autoroute Félix-Leclerc. Un parc linéaire a été lancé il y a

quelques années le long de la rivière. Il n'est pas encore achevé. On peut rêver qu'un jour le parc inclura les ruines des anciens moulins seigneuriaux en amont de la rivière.

La passerelle de la Poterie

Ce pont pour piétons s'appelle passerelle de la Poterie. Construite il y a une dizaine d'années (2012), la passerelle fait un peu moins de 100 mètres. Cette élégante passerelle a été conçue par la firme ABCP. Vous y reconnaissez le style de la passerelle des trois Sœurs et de la passerelle de la Tortue, au-dessus de la rivière St-Charles. ABCP est la firme du Centre Vidéotron, entre autres bâtiments, bibliothèques, écoles, centres aquatiques, etc. La passerelle offre une vue superbe sur l'environnement bucolique de la rivière du Cap-Rouge. Le niveau d'eau de la rivière varie selon les marées, qui remontent jusqu'à un kilomètre lors des grandes marées. Avis aux observateurs d'oiseaux : voici un site intéressant. Durant les vacances, des canots, des pédalos s'y aventurent.

Suivons le regard de Jacques Cartier en personne :

La dite rivière est petite, et n'a pas plus de cinquante pas de largeur, et les navires tirant de trois brasses d'eau (3 x 6 = 18 pieds) peuvent y entrer de pleine mer : et à basse mer il ne s'y trouve qu'un chenal d'un pied ou environ. Des deux côtés de la rivière il y a de fort bonnes et belles terres, pleines d'aussi beaux et puissants arbres que l'on puisse voir au monde, et de diverses sortes [...] et il y a une espèce d'arbre [...] qui est appelé par les gens du pays Hanneda, lequel a plus excellente vertu de tous les arbres du monde (il guérit le scorbut). De plus, il y a grande quantité de chênes les plus beaux que j'ai vu de ma vie, lesquels étaient tellement chargés de glands qu'il semblait qu'ils s'allaient rompre ; en outre, il y a de plus beaux érables, cèdres, bouleaux et autres sortes d'arbres que l'on n'en voit en France [...] En somme, ce pays est aussi propre au labourage et à la culture qu'on puisse trouver ou désirer. [...] L'entrée de cette rivière se trouve au sud, et elle va tournant vers le nord en serpentant. Et à l'entrée vers l'est, il y a un promontoire haut et escarpé où nous pratiquâmes un chemin en manière d'escaliers, et au sommet nous y fîmes un fort pour garder celui qui était au bas, ainsi que les navires et tout ce qui pouvait passer¹⁴.

Nous reviendrons plus tard sur le troisième « voyage » de Cartier au Canada.

Portant le regard vers le fleuve, sur la rive droite de la rivière, dans la deuxième moitié du XIX^e siècle, on aurait les fours de la poterie devant nous, et on verrait les barques repartir chargées de pots, de plats, d'assiettes... Et juste avant, voisine de la poterie, la briqueterie de Thimothée Piché dit Delisle. Delisle était propriétaire de la première terre de la seigneurie De Maure, à la frontière de la seigneurie Gaudarville, commençant à 100 toises (un peu plus de 600 pieds) à l'ouest de la rivière. Il aurait fabriqué des briques avec la glaise de sa terre entre 1848 et 1873. La briqueterie aurait été située sur l'emplacement actuel du studio de photo et du centre de yoga, au 4264 St-Félix. Et sa maison serait le

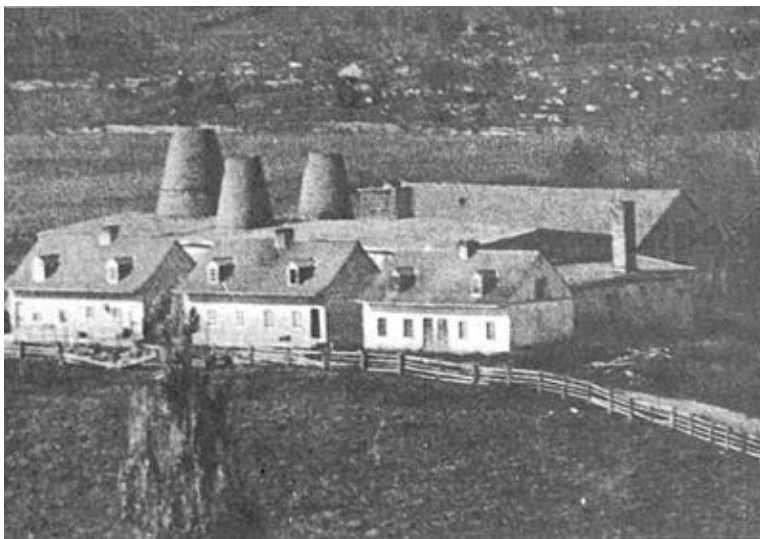
¹⁴ *Ibid.*, p. 134-135.

4292 St-Félix. Cette maison remonte aux années 1840-1860. Elle est bien propre, mais elle a perdu beaucoup de son authenticité.

Le *Répertoire du Patrimoine culturel du Québec* rappelle que Cartier et/ou Roberval ont fait fabriquer de la brique à Cap-Rouge en 1541 ou 1542. Les archéologues en ont trouvé des fragments sur le site archéologique du promontoire de Cap-Rouge.

La poterie de Cap-Rouge

À l'extrémité de la passerelle, un panneau raconte l'histoire de cette poterie de Cap-Rouge. Il y eut en effet une importante poterie à l'entrée de la rivière du Cap-Rouge à partir de 1860. Donc dans les mêmes années que la construction de l'église et l'érection de la paroisse Saint-Félix. La poterie et ses trois fours en brique ont été démolis en 1892. En fait, la manufacture a duré environ 25 ans.



Poterie de Cap-Rouge

Dans les années 1850, Henry Howison est marchand de vaisselle, d'abord au 33 rue St-Jean dans le Vieux-Québec, puis sur le port au coin des rues Dalhousie et Arthur (la Barricade, aujourd'hui), le port où se concentre, à l'époque, la vie commerciale. Les importations se font, alors, uniquement par bateau. Howison vend essentiellement des importations anglaises. Et l'importation coûte cher. À peine peut-il ajouter 20 % de bénéfice sur ses ventes, mais la location et le chauffage de la boutique ne sont pas encore réglés. Par ailleurs, les artisans-potiers sont rares à Québec au milieu du XIX^e. On en compte trois dans toute la région. En 1860, Howison décide de produire sa propre vaisselle, suivant les méthodes industrielles qu'il est allé observer en Angleterre. Il s'associe au plombier John Pye et au ferblantier Zéphirin Chartré.

Ils choisissent d'installer leur usine à Cap-Rouge, entre le Chemin du Roy et la rivière de Cap-Rouge, aujourd'hui en face du garage Esso, sur un emplacement qui appartient à l'oncle fermier (Thimothée Delisle) de la femme de Howison. L'oncle Thimothée est lui-même briquetier à temps perdu. Le trio fait d'abord construire deux fours en brique. Un troisième, plus imposant, suivra. Il faut construire la manufacture sur *pilotis de 12" x 12"*, *solidement enfoncés à coup de bélier*. Le bâtiment long de 100 pieds, à deux étages sur 70 pieds pour permettre l'élévation des fours, est posé sur des semelles longitudinales en

bois de 18 par 18, à tenon et mortaise avec chevilles de chêne. Les plans, bien détaillés, y compris *peindre en deux bonnes couches l'extérieur de tous les cadres et de toutes les portes et croisées*, sont de l'architecte Charles Baillairgé.

Howison, qui gère l'entreprise, se fait construire une maison juste à côté de la poterie. Et il fait construire une deuxième maison pour Philip Pointon, son contremaître-potier, qui signe un engagement de dix ans.

Mais le chantier traîne en longueur. Surviennent les problèmes de matériaux et de compétences. L'argile de Cap-Rouge est trop riche en fer, ce qui fait éclater les pièces de faïence. Il faut importer de l'argile du New Jersey, qu'on mélange parfois à l'argile locale. Les coûts de production montent. Si l'on trouve aisément sur place la paille pour emballer les pièces, et les planchettes pour fabriquer les caisses d'expédition, il n'en va pas de même pour le charbon qui fera monter la facture en même temps que la température dans les fours, qui ont 20 pieds à la base et 50 en hauteur. Et le reste.

Néanmoins, les premières productions arrivent à la boutique de la Barricade au printemps 1862. L'atelier compte alors 21 employés, pour un salaire global de 6 000 \$, et sort plus d'un millier de pièces par jour.

On y fait essentiellement deux types de production : la *yellow ware*, une pâte faite de terre jaune, beige, légèrement rosée, recouverte d'une glaçure plus ou moins transparente ; et la *Rockingham ware*, une pâte plus sombre avec glaçure brune au manganèse et avec motifs moulés. Les pièces sont généralement faites au tour. Mais aussi sur gabarit ou moule. On y fabrique des assiettes, des bols, des tasses, des pichets, des théières, des salières et poivrières, des beurriers, des jarres, des plats, des chandeliers, des porte-savons, des crachoirs, des pots de chambre, etc. La *Rockingham Potery* existait déjà au milieu du XVIII^e dans le Yorkshire, England, et elle avait déjà beaucoup d'imitateurs.

Comme les difficultés financières du début vont s'aggravant, la faillite viendra après trois petites années d'opération, provoquée par la Banque de Montréal qui exige le remboursement de son prêt. La manufacture sera rachetée et relancée. On fournit partout au Québec et on exporte même en Ontario et aux Maritimes par bateau à vapeur. Dans le seul mois d'octobre 1874, la compagnie vend 129 caisses de poteries pour 3 802,98 \$, montant significatif à l'époque. Mais la *facterie de vaisselle*, comme disaient les vieux du village, retombe dans le rouge dès l'année suivante.

Aux deux tiers du XIX^e siècle, l'industrie du bois, qui avait tant contribué au développement économique et démographique de Québec depuis 1806, périclité inexorablement. Les temps sont durs. L'industrie de la chaussure va prendre la relève, mais la transition appauvrit. On manipule la vaisselle plus délicatement et on empoigne plus solidement sa théière. Si bien que le livre de comptes de la compagnie de vaisselle de Cap-Rouge s'arrête en avril 1876.

Les fouilles menées sur le site de la poterie de Cap-Rouge, en face du garage Esso, par l'équipe de l'archéologue Michel Gaumont dans les années 60 ont permis de retrouver une immense quantité de pièces défectueuses ou cassées, les rejets de la manufacture. Le dépotoir de la poterie n'a livré aucune pièce avec signature. Des antiquaires et des

collectionneurs peuvent suivre la chaîne de propriété de certaines pièces de poterie de Cap-Rouge, ou en reconnaître le style et la manière, mais les pièces signées sont très rares, soutient Michel Gaumont.



Le vieux Cap-Rouge : la rue Provancher

Cet toponyme, rue Provancher, est en vigueur depuis les années 1950. La rue portait auparavant le nom du meunier Michael Scott, mais les gens la nommaient couramment rue du Moulin ou des Moulins, car les seigneurs Juchereau font construire vers 1780 un moulin à farine et un moulin à scie en amont de la rivière, à moins d'un kilomètre d'ici, au croisement du ruisseau à la Scie (vous cherchez l'origine du toponyme ?).

Au temps de son autonomie, la ville de Cap-Rouge a fait faire en 1995, par une firme spécialisée, un inventaire des bâtiments du Vieux-Cap-Rouge. Et elle a adopté un plan de sauvegarde et de mise en valeur de son noyau villageois originel. Elle a concentré ses efforts sur trois rues et demie : Provancher, St-Félix et la côte du Cap-Rouge avec son appendice, l'impasse du Faubourg. Les trois rues en partie seulement, et non pas sur toute leur longueur. Ici, dans la rue Provancher, on a historicisé jusqu'à la rue suivante, au nord, la rue Blanchette, et, au sud, jusqu'à la côte de Cap-Rouge.

En 1995, on comptait 95 bâtiments dans ce quartier nommé Vieux-Cap-Rouge. Du nombre, la firme Bergeron-Gagnon a identifié 62 bâtiments comme patrimoniaux. Quelques-uns ont plus de 150 ans, d'autres au moins 80 ans. En sus de l'église et du presbytère, la firme en classe une douzaine comme ayant « une haute valeur patrimoniale ».

Le vieux Cap-Rouge offre une belle illustration, présente un bon échantillon de la maison québécoise traditionnelle, de ce qu'est le style vernaculaire québécois, de ce qu'est le

type d'architecture domestique pratiquée sur au moins deux siècles de notre histoire par le peuple québécois.

Pays de forêts, nos maisons sont en bois et couvertes de bardeaux ou de planches. Cap-Rouge, au XIX^e, est un port d'équarrissage et de chargement de bois pour l'Angleterre. Plusieurs habitants de la paroisse y travaillent. On vit du bois. Les maisons sont toutes en pièces sur pièces. Pays de neige, nos maisons ont un toit pointu. Pays de froid, nos portes et fenêtres sont doubles et la façade de nos maisons généralement tournée vers le soleil. Pays de grands espaces et de faible densité de population, les maisons de nos villages sont éloignées les unes des autres, et plus encore dans les rangs de nos campagnes. Pays d'habitants relativement pauvres, le plan de la maison est simple, d'autant qu'on la construit en corvée de voisins. La famille est nombreuse, la maison a donc un grand espace commun multifonctionnel, où l'on se réchauffe tous ensemble. En hiver, pas de récolte, donc la maison québécoise aura un caveau. Nos pluies verglaçantes ont nécessité nos larmiers. Les gels et dégels ont imposé la galerie pour ne pas se retrouver les pieds dans la boue dès qu'on sort, pour ne pas entrer la boue dans la maison au retour. Puis, le solage a à la fois descendu pour atteindre la zone de non-gel et monté pour écarter le plancher du sol ; la galerie a monté en conséquence.

Les maisons centenaires de Cap-Rouge se retrouvent essentiellement dans ces trois rues. Nous voici dans la rue Provancher. Nous parlerons de l'abbé Provancher, ici honoré par cet ononyme, quand nous passerons devant sa maison.

Cap-Rouge, la ville abolie, n'a évidemment pas imposé ses normes de restauration des bâtiments anciens, ça se verrait ! Mais certains citoyens se sont montrés fiers de leur habitation et de leur village. D'autres ne se sont pas sentis interpellés.

Vous noterez d'abord que les fils électriques et les horreurs de Bell, Québecor et tutti quanti, qui gâchent partout nos paysages, ont ici été enfouis, ce qui nous permet d'imaginer un peu le ciel de 1900 au Cap-Rouge, entrevoir un tout petit peu l'authentique rue du Moulin de 1900. Vous imaginez bien que la rue du Moulin n'était pas asphaltée en 1900. Aucune rue de Québec ne l'était. Les trottoirs de cette section de la rue sont en pavés, pavés industriels certes, mais pavés quand même. En 1900, ils étaient forcément en bois, s'il y en avait. Notez aussi les discrets lampadaires et les corbeilles de fleurs qu'on y a accrochées. Au-delà de la rue Blanchette, au nord, les luminaires viennent avec les poteaux d'électricité, et vous trouverez les fleurs dans les parterres des citoyens.

Ce bout de rue est essentiellement résidentiel, comme l'est, d'ailleurs, l'essentiel de Cap-Rouge, une ville-dortoir, comme on disait jadis ou naguère. On y trouve tout de même des services de base, écoles, épiceries, quelques boutiques. Le bâti ancien appartient essentiellement à deux traditions : la québécoise à deux versants avec larmiers et la vernaculaire américaine aux versants moins aigus. On verra aussi l'une ou l'autre mansardée, et quelques maisons de style *boomtown* et *foursquares*. Vous constaterez que plusieurs maisons sont en bel état de conservation, que d'autres ont été dénaturées. Les moyens et la conscience ne sont pas égaux chez les propriétaires de maisons centenaires, comme vous savez.

On ne s'arrêtera pas à toutes les maisons de la rue, mais à quelques-unes qui témoignent du patrimoine architectural de Cap-Rouge et à quelques autres qui handicapent l'intérêt de la rue. Rendons-nous d'abord à la dernière maison du Vieux Cap-Rouge, dans cette rue Provancher.



La maison de Charles Leclerc au 1382 a belle allure malgré ses 175 ans. Une grande maison rectangulaire, posée sur un solage minimal, avec toit à deux versants assez aigus se terminant en courts larmiers. Revêtement en déclin de bois avec planches cornières. Beau portail bien centré, avec porte aveugle à caissons, imposte, baies latérales et linteau en accent circonflexe. Les fenêtres à guillotine appartiennent à une tradition anglaise qui s'impose après le grand incendie de Londres en 1666, mais peu répandue au Québec avant le XIX^e. C'est une fenêtre à deux châssis, dont celui du bas coulisse verticalement dans des rainures gravées dans les dormants. Parfois, les deux châssis coulissent. Autrefois, la montée du châssis était facilitée par un système de poulies avec cordons ou chaînes tractant des contrepoids logés dans les dormants. Évidemment, ici, les volets sont futiles.

Le bardeau d'asphalte a un siècle d'avance sur cette maison ! Les lucarnes à croupe ont des fenêtres à battants, malheureusement pas harmonisées avec les fenêtres du rez-de-chaussée. Même constat pour les fenêtres en pignon. On oublie l'aménagement de l'escalier extérieur, évidemment pas d'origine, menant à l'appartement sous les combes. Je vous invite à aller voir la plaque commémorative et à comparer les deux états de la maison.

À la droite de la porte, une amusante plaquette piquera votre curiosité : *On this site in 1897 nothing happened*. On pourra lui rappeler qu'à Québec toutefois deux grands événements sont survenus : une première automobile circule dans les rues de la ville, et la ville inaugure la première ligne de tramway électrique.

1394



La maison voisine du 1382, avec son haut solage, ses stationnements et ses poubelles en façade, témoigne d'une autre vision de la vie.

1400-1402



1404



Voici deux bâtiments qui ont une centaine d'années. Difficile à croire. Différents travaux les ont dénaturées. Aussi, leur valeur patrimoniale est à peu près nulle. Si on en avait la curiosité, si la documentation était disponible, on pourrait tenter de comprendre comment et pourquoi, dans la succession des propriétaires, une maison centenaire a perdu tout intérêt architectural et patrimonial. Comment peut-on cheminer avec les propriétaires pour comprendre, au 1404 par exemple, l'ajout en façade des deux pignons sans fonction sur le toit, les volets également sans fonction, le revêtement en planches verticales, horizontales, verticales, etc. La maison paraît pourtant bien entretenue.

1408-1410



Moins ancienne que les deux précédentes, cette maison a été construite dans les années 1940. Est-ce la maison d'origine ? Quelles modifications, quels ajouts ont été faits en cours de rénovation ? Patrimoniale ?

1412-1414



L'entrepreneur qui a construit cette maison au 1412-1414 a-t-il vraiment pensé qu'elle était belle et bienvenue dans cette rue ? Façade en pierre artificielle, un temps à la mode. L'étage ? Le stationnement asphalté qui occupe toute la façade.

1415



Voici une maison typique de l'architecture vernaculaire américaine qui s'impose au Québec à la fin du XIX^e, mais surtout dans la première moitié du XX^e. Celle-ci est presque centenaire. C'était la maison du postillon Ildephonse Delisle. L'inclinaison des versants du toit est moins aigüe (environ 35 degrés) que ceux de la maison québécoise traditionnelle (environ 45 degrés). Ici, le toit se termine à croupe. On dit aussi : en pignon coupé. Elle est revêtue en bardeaux de bois, ce qui lui donne un air d'authenticité. Sa façade est en pignon, chose très rare en architecture d'origine française, mais répandue en Nouvelle-Angleterre, par exemple. L'auvent et la rampe ajoutent de l'intimité à la galerie. Le découpage en bleu sur blanc ajoute au charme de cette modeste maison. On voit tout de suite qu'elle appartient à une autre culture que sa voisine au 1419.



La maison du 1416 date des années 1940. Rénovée pour le mieux ?



Bâtiment récent. Tradition vernaculaire américaine peut-être.



Les propriétaires de cette jolie maison de tradition québécoise l'ont agrandie en lui ajoutant une cuisine d'été. Ce n'est peut-être pas une vraie cuisine d'été, un peu trop spacieuse pour ce rôle, mais l'agrandissement se situe dans cette tradition. Certes, la lucarne détonne, car le corps original de la maison n'en a pas. Au surplus, on n'en voit pas bien l'usage. Totalement postiche peut-être ? En tout cas, bien visible. La maison a été construite vers 1870. Les premières toitures en tôle à baguette remontent aux années 1860 à Québec et dans les environs. Donc, celle-ci a du sens. Le revêtement en planche à feuillure est à la mode du temps. Les portes, largement vitrées, avec leur base à caissons, étaient-elles courantes il y a 150 ans ? Les fenêtres à deux battants étaient de règle il y a 150 ans. Mais, une seule vitre, sûrement pas ! On a ici les mêmes linteaux en

accent circonflexe que chez Charles Leclerc. On retrouve ces mêmes linteaux à plusieurs exemplaires dans cette rue. Au total, la maison est voyante, mais bien charmante dans son décor champêtre.



Cette maison patrimoniale étonne dans cette rue proclamée patrimoniale. Elle date des années 1870. Elle a donc environ 150 ans. En arrivant dans la rue Provancher, on a rappelé la démarche entreprise par la ville de Cap-Rouge en 1995 pour mettre en valeur son patrimoine. Et elle a investi pour entraîner les citoyens dans sa démarche. Tout cela est bien connu de tous. Ici, la porte d'entrée avait-elle été supprimée avant l'opération patrimoine de la ville ? Les lucarnes avaient-elles déjà été rajoutées ? Le revêtement de vinyle ? La toiture en bardeau d'asphalte ? La ville de Cap-Rouge avait-elle les moyens de ses ambitions ?



Cette maison paraît résolument de la même famille américaine que celle que nous avons vue au 1415. Mais celle-ci est plus ancienne (vers 1870) et elle a deux étages. Sa façade est en pignon, comme l'autre. Sa galerie est également couverte d'un auvent et protégée par un garde-corps, mais celui-ci est plein. Son pignon présente un fronton interrompu. Ça ne fait pas partie du vernaculaire américain, qui se veut résolument fonctionnel et économique ; alors, souci de classicisme peut-être.



Au vu de l'emplacement des ouvertures, on pourrait croire à une maison antérieure à 1850 qu'on aurait rénovée, mais il semble plutôt qu'elle ait remplacé une maison ancienne vers la fin du siècle passé. La corniche, que dire ?



Cette maison remonte aux années 1860-1870. C'est une maison de tradition québécoise, bien sûr, avec son toit à deux versants fortement inclinés, mais elle soulève quelques questions intéressantes. La tôle profilée en toiture était-elle courante dans la région de Québec à l'époque de la Confédération ? Inventée en 1829 par le britannique Henry Robinson Palmer, elle est commercialisée et se répand en Angleterre à partir de 1850 environ. Elle n'était certainement pas généralisée au Québec en 1867. Et on sait qu'il n'y a pas de tôle à baguette à Québec en 1860.

La hauteur du solage s'accroît quand on veut ajouter d'autres usages au caveau que la conservation des légumes, des conserves et des salures, telles que l'entreposage du charbon, etc. D'où l'escalier d'une dizaine de marches pour entrer dans la maison. La pelle mécanique va permettre de creuser davantage et rapidement, ce qui va réduire le nombre de marches pour accéder au perron et entrer dans la maison.

La fenêtre à deux battants et six carreaux était généralisée au milieu du XIX^e, mais les baies latérales du portail n'appartiennent pas à la maison vernaculaire québécoise.



Je la trouve bien mignonne la petite maison Papillon au 1434. C'est l'une des plus anciennes maisons de la rue. Elle était là avant l'église, qui est de 1859.

Depuis l'inventaire du patrimoine de la ville en 1995, elle a perdu sa cheminée en pignon nord, regrettablement. On lui a ajouté une fenêtre juste à côté de la porte, mais peut-être s'y trouvait-elle à l'origine. On a remplacé l'ancienne porte vitrée par une porte

aveugle, qui l'était peut-être dans le temps. Mais celle-ci paraît condamnée. Mais, alors, comment entre-t-on dans cette maison québécoise patrimoniale ? À l'arrière ?

Les fenêtres avaient de grands carreaux en 1995, mais ces petits carreaux sont probablement plus typiques de l'époque de construction de la maison.

Pas simple, la restauration...



Voici la maison de l'abbé Provancher. C'est à lui que l'odonyme de la rue rend hommage. Quoi dire sur la maison de l'abbé ? C'est une maison neuve. Quand on a décidé de convertir la maison réelle de l'abbé en musée, on a « découvert » qu'elle n'était pas aux normes muséales d'aujourd'hui. Elle avait été construite en 1845. Disons qu'on l'a reconstruite à l'identique... C'est un musée. Les écoles devraient l'avoir dans leur liste.



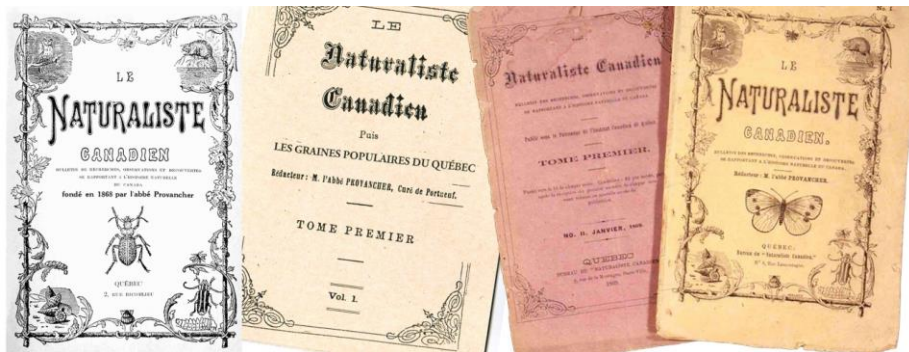
Intéressons-nous plutôt à l'abbé Léon Provancher, un prêtre catholique décédé ici en 1892 à l'âge de 70 ans. Il a d'abord été vicaire dans plusieurs paroisses, puis curé dans d'autres paroisses, toujours dans le diocèse de Québec. Anecdote amusante et intéressante : alors qu'il était curé de St-Joachim, sur la côte de Beaupré, en 1854, il mène des travaux de rénovation du presbytère et d'agrandissement de l'église. Dans le processus, il vend le banc du seigneur du lieu, qu'il croit devenu inutile, pour financer ses travaux. On sait que les seigneuries sont abolies en 1854, mais on sait aussi qu'il faudra près de cent ans pour en effacer toute trace juridique et économique. Or, le seigneur de

la côte de Beaupré est le Séminaire de Québec, qui a hérité cette seigneurie de Mgr de Laval. Il y aura procès et l'abbé devra reconnaître et honorer son seigneur, le Séminaire...!

Mais la renommée de l'abbé Provancher ne lui vient pas de cette insolence ni d'autres actions qui ont dérangé ses supérieurs, ses confrères et ses paroissiens, car c'était un homme de caractère au franc-parler, un homme qu'on admirait loin de soi.

Léon Provancher est l'un de nos grands hommes de science du XIX^e siècle. Botaniste, entomologiste, horticulteur, il publie plusieurs ouvrages, dont la *Flore Canadienne* qui va être rééditée plusieurs fois jusqu'à la parution de la *Flore Laurentienne* du frère Marie-Victorin en 1935. Toujours ennuyé par ses paroissiens et par l'évêque, il finit par se retirer à Cap-Rouge. Mais déjà il a lancé sa revue *Le Naturaliste canadien* en 1868.

Cent ans plus tard, la plupart des bibliothèques scolaires ou publiques du Québec étaient toujours abonnées au *Naturaliste canadien*. Un immense succès. La revue avait alors des abonnés dans plus de quarante pays. Et la revue est toujours vivante. Elle est publiée deux fois par année par la Société Provancher sur la plateforme *Érudit*.



En 1888, quatre ans avant sa mort, il fonde *La Semaine religieuse*, d'abord destinée au clergé, et qui aura une large diffusion. Il a publié des milliers de pages, écrit pas moins de 4 500 lettres à des interlocuteurs scientifiques, monté des collections d'insectes, de plantes et d'animaux, organisé des voyages de botanique, et même des pèlerinages. Il a pourfendu Darwin toute sa vie. On lui doit aussi quelques désolants paragraphes racistes, fidèle reflet de l'Église de son époque.



Il semble que cette maison était déjà là quand on a construit l'église. Elle serait d'une dizaine ou d'une vingtaine d'années antérieure à la maison du 1431, en face, de biais. Elle se distingue néanmoins par son revêtement en planches à feuillure et par sa lucarne

américaine en façade, avec fenêtres jumelées à guillotine. Le même genre d'addition dans le toit arrière indique qu'on a voulu ajouter un étage à la maison. Un escalier extérieur mène à cet étage ajouté. Comme patrimoine, elle n'en est pas moins intéressante. Et c'est une belle maison, bien tenue.



Le bâtiment au 1437 a une centaine d'années environ. C'est l'époque des maisons *boomtown*, carrées, à deux étages, avec toit plat incliné. Sa double fonction de boutique et de résidence est bienvenue dans cette rue.



Cette maison semble avoir été construite en même temps que la précédente, en biais de l'autre côté de la rue. L'auvent au-dessus de la galerie enrichit la façade. Les consoles créent ici une illusion de corniche et enjolivent la toiture. Comme toutes les maisons *boomtown*, celle-ci a un toit plat incliné. Ce n'est pas ce qu'on voit, monsieur le Guide. Allons, faites quelques pas dans la rue Michel-Hervé... Ce truquage pourrait-il être centenaire ? On peut en douter.



Cette maison vernaculaire américaine a été construite en même temps que celle du 1415, dont le revêtement est en bardeau de bois. Donc avant 1950. Mais on a beaucoup investi pour rajeunir celle-ci. Galerie avec large auvent sur deux côtés, oriel avec immense fenêtre en baie ou pièce en saillie, revêtement en vinyle, et le reste. Bien tenue et charmante, mais faible valeur patrimoniale.

1451



Cette maison était là avant la construction de l'église en 1859. On peut penser que c'est l'une des trois maisons les plus anciennes et toujours habitées de la rue Provancher, avec celles qui portent les nos 1455, 1471, 1472 et 1476. Ces maisons ont été construites dès les premiers lotissements faits par le seigneur Juchereau dans le chemin du Moulin, au moment de l'abolition du système seigneurial.

Comme quelques autres dans ce bout de rue, cette maison a été déplacée pour l'élargissement de la rue. Le propriétaire d'alors a mené des travaux de restauration appréciables. Son successeur n'a pas les mêmes intérêts. On voit déjà le bois des belles fenêtres à deux battants dégradé.

1455



Cette maison, aussi antérieure à l'église, a également été déménagée pour le réaménagement de la rue. Avec ses belles fenêtres à guillotine et son portail, son toit en tôle ondulée, cette grande maison a tout pour illustrer le petit village patrimonial de Cap-Rouge. Il y faudrait un peu d'argent et beaucoup de volonté.

1456-1458



Vous ne le croirez pas, mais cette maison aussi est antérieure à l'église. Elle est absolument charmante. Ses propriétaires ont beaucoup investi dans sa conservation et

dans sa valorisation. Il faut savoir qu'un incendie, mortel pour la locataire à l'étage, a réduit toute la partie gauche du bâtiment à ses murs en pièces sur pièces, que le feu n'a pas réussi à brûler. Il faut savoir également que la maison a servi un temps de banque, puis de boutique de fleuriste. Si on y cherche la maison patrimoniale des environs de 1850, on se pose évidemment beaucoup de questions. Le bardeau d'asphalte, les pièces ajoutées pour ne pas dire une maison complète, l'oriel, les faux volets, les linteaux, les boîtes à fleurs, la porte à 15 carreaux, les couleurs, et le reste. Mais quel dogme dit que le patrimoine est immobile ? Qu'une maison de 1850 doive rester en 1850 ?

Une maison est dite du patrimoine quand elle présente une image historique d'un temps et d'un lieu donnés, quand elle témoigne des origines d'un noyau de village, par exemple. On compte au moins une bonne cinquantaine de maisons de Cap-Rouge qui sont centenaires, donc qui témoignent des origines du village. Malgré tous ses anachronismes et artifices, cette maison est une maison vernaculaire québécoise. Exemple ? Référence obligée ?



Cette grande maison a été longtemps à l'abandon. On pouvait craindre pour sa survie. La voici en restauration. Alléluia. Jusqu'à tout récemment, elle était protégée par un mur en béton en façade, tant les automobilistes visiteurs ont été nombreux. On l'a donc reculée avant de commencer les travaux de rénovation. Elle a environ 150 ans. Sa lucarne américaine ajoutée en façade, probablement par la fusion de deux lucarnes traditionnelles, survivra-t-elle telle quelle ? Attendons voir la suite. En tout cas, les nouveaux propriétaires semblent prendre les grands moyens pour faire une belle et bonne restauration. Par exemple, les nouvelles fenêtres sont centenaires, récupérées d'un bâtiment démolé ailleurs. Les escaliers intérieurs aussi.



C'est la maison Moisan/Delisle. Elle a été construite à la fin du XIX^e, à l'époque où le toit mansard revient à la mode. Il avait été interdit en Nouvelle-France à la fin du XVII^e. Le motif ? Les incendies. On calculait que la quantité de bois sec nécessaire à la construction du « toit à la Mansard » augmentait les risques d'incendie et accélérât la propagation de l'incendie. Il revient à la mode après un détour par les USA. La tôle profilée est également à la mode fin XIX^e. La tôle à la canadienne était connue et utilisée depuis plus longtemps. Le revêtement en bardeau de cèdre devait être plus généralisé à l'époque qu'on peut le voir dans cette rue. Les fenêtres à guillotine, on en a parlé plus tôt, sont relativement fréquentes dans la région de Québec au XIX^e. Évidemment, le solage dérange. C'est que la maison a dû être déplacée pour refaire la route en 1977. Mais alors, la porte complètement à droite de la façade, avec son auvent, ses consoles, son perron, son garde-corps ? Traditions britanniques comme les fenêtres à guillotine ? Cette entrée à droite étonne d'autant plus que l'espace de stationnement se trouve à gauche de la maison.



Le passant pressé imaginera peut-être une ancienne maison convertie en cabanon en fond de cour, mais cette maison porte le numéro civique 1466, elle était encore habitée il y a quelques mois, au moment de son acquisition par le propriétaire du 1468. Elle était déjà là avant la construction de l'église et probablement antérieure au lotissement de la rue Provancher. En tout cas, elle était là bien avant la maison qui nous la cache, car cette maison numéro 1468 remonte au premier tiers du XX^e siècle.



Cette maison est classée patrimoniale ; elle est centenaire. Elle sort tout de même des canons du patrimoine du vieux Cap-Rouge. Elle nous frappe surtout par son étonnante lucarne-pignon-fronton et son matériau de revêtement inusité au village.



Comme elle a l'air solide et confortable, cette vieille de plus de 150 ans. Les experts critiquent son authenticité, sans doute à cause de sa couverture en tôle à baguette (qui n'est forcément pas d'origine), de sa grande galerie avec auvent et garde-fou, de son portail, de son élévation hors du sol, etc. Mais son classicisme la rend élégante et intéressante.



Une autre vieille, construite sans doute dans les mêmes années que celle d'en face (no 1471). Mais on la croit plus aisément authentique. On la croirait même Nouvelle-France, tant son plancher paraît posé sur le sol, paraît seulement. Sa façade peu classique réfute tout doute sur son authenticité. Ajoutez l'accentuation du larmier, sa porte à panneaux, sa cheminée. Mais la couleur du revêtement, la tôle à baguette, les fenêtres en PVC, on ne voyait pas ça en 1850.



Une autre maison antérieure à l'église. L'une des plus authentiques du village de Cap-Rouge. Le solage à peine visible en façade, la porte, les fenêtres, l'emplacement de l'une et des autres dans la façade, la large planche à clin, la toiture, tout paraît d'origine, ou presque. Les planches posées à la verticale sur les murs latéraux semblent avoir été recouvertes de planches à l'horizontale dans les pignons. Même la brique d'Écosse de la cheminée semble d'origine. On peut supposer que la tôle de la toiture s'est différenciée (à baguette et profilée) quand on a ajouté les lucarnes, pure hypothèse. En tout cas, on est ici aux origines de la tôle en toiture dans la région de Québec ; elle est alors réservée aux usines et commerces.

Le premier brevet pour la fabrication de la tôle est enregistré à Londres en 1829. La maison a longtemps appartenu (jusqu'en 1965) à un membre ou l'autre de la famille Jobin, qui était propriétaire de l'imposante maison voisine. Bref, au dehors, voilà une maison patrimoniale A+.



Chocolaterie Chocolats favoris

Celle-ci est moins modeste que sa voisine. Pas la même classe sociale, néanmoins voisine. Marx et la lutte des classes, milieu du XIX^e. On n'a pas encore lu Marx à Cap-Rouge à la fin du XIX^e. On la nomme Maison Jobin. C'est un peu injuste pour son constructeur, car Jobin l'a acquise en 1884, déjà construite par Charles Veilleux, un inspecteur et mesureur de bois des compagnies installées dans l'anse du Cap-Rouge. Mais la famille Jobin l'a tout de même occupée pendant plus de 50 ans.

C'est l'une des rares maisons de Cap-Rouge qui ait conservé toutes ses composantes d'origine : sa grande galerie avec son auvent, ses murs en brique d'Écosse, son toit mansard en pavillon couvert de tôle à la canadienne, sa cheminée, ses trois lucarnes en façade, son portail avec porte aveugle, imposte et ouvertures latérales, ses fenêtres à battants et à grands carreaux. Exceptionnelle ici à Cap-Rouge. Remarquable. On regrette seulement la rallonge côté nord (cage d'escalier pour donner accès à un logement à l'étage ?).



Cette maison *boomtown* est centenaire. Une photo en noir et blanc de 1977 montre une maison en brique de couleur très foncée, avec un balcon blanc couvert d'un auvent à l'étage, et coiffée d'une élégante corniche blanche. Un déclin d'aluminium a été posé sur la brique. La porte au balcon a été remplacée par une double fenêtre. À l'étage on avait autrefois des fenêtres à guillotine ; elles sont maintenant harmonisées avec celles du rez-de-chaussée. On aimerait bien connaître l'inventeur des faux volets, rarement intéressants. Une petite marquise aurait bien mieux fait au-dessus de l'imposte.



Le repère de l'Ange

Le bâtiment a une centaine d'années. Difficile à comprendre. Qu'est-ce qui a 100 ans dans cette maison centenaire ? Mur en pierre en façade, faux ? Revêtement à clins ? Fenêtres d'aluminium et de plastique ? Encadrements des fenêtres dans le ton de la rue.



Le seigneur Juchereau cède ce premier lot dans son domaine au forgeron Prisque Béland en 1834. La maison est construite dans les années suivantes. Elle sera par la suite occupée par un agriculteur, par un gardien de la barrière à péage pendant plus de 30 ans à la fin du XIX^e, par un boucher, etc., jusqu'en 1977, quand la ville achète la maison pour la déplacer afin d'élargir les rues ; revampée, elle est revendue à un particulier. Il semble que la maison ait toujours été ainsi tournée vers la rivière et le fleuve. Son numéro d'immeuble la situe dans la rue Provancher. Il semble qu'elle ait toujours gardé son revêtement en bardeaux de bois, ses fenêtres à deux battants et grands carreaux, ses lucarnes (hélas trahies par une vitre inopportune), courants à l'époque. L'asymétrie des ouvertures en façade est bien d'époque. La galerie avec son auvent ajoute de l'authenticité à cette charmante maison patrimoniale.

La côte du Cap-Rouge

Cette côte du Cap-Rouge, c'est le Chemin du Roy. En 1706, le Conseil Souverain décide de créer un lien routier entre Québec et Montréal, sur la rive gauche du fleuve, où des bouts de chemin existent déjà, qui relient des groupes d'habitants. Mais les grandes corvées du Roy, ordonnées par le grand voyer Lanouiller de Boisclerc, ne débutent qu'en 1731. La route de 280 km, traversant 37 seigneuries, sera complétée en 1737.

Aujourd'hui, nous ne monterons pas la côte, faute de temps. Mais à votre prochaine visite de Cap-Rouge, montez-la, lentement, ça vaut le déplacement... Vous constaterez que la plupart des maisons de la côte sont centenaires. On en compte au moins trois qui sont antérieures à l'église, donc avant 1859 : les numéros 4163 (cave-atelier ; l'escalier aurait-il amené le déplacement de la porte ?), 4164 directement en face, et 4171. Deux d'entre elles appartiennent à la tradition des artisans qui offrent leurs services au rez-de-chaussée, en fait en sous-sol de leur résidence. Voyez en particulier, au 4171, la maison du forgeron Louis Fréchette, bâtie en 1855. À cause du dénivelé de la côte et du cap à l'arrière, seule la façade présente la cave hors-sol. On voit plusieurs de ces maisons sur la côte de Beaupré, dans l'ancien Lauzon, et ailleurs au Québec. Deux autres maisons ont environ 150 ans : les numéros 4151 (les fenêtres à guillotine en aluminium, la porte assez singulière) et 4168 (les fenêtres, hélas !).

En montant la côte, une courte rue en impasse se détache sur la gauche, la rue du Faubourg. Deux des maisons de cette rue sont antérieures à l'église, les numéros 4140 et

4152. Intéressantes, bien entretenues et dans un beau décor. Les véhicules lourds dans la côte gâtent sûrement le plaisir. Heureusement, les trains sont rares.

L'escalier qui est directement en face de la rue Provancher donne accès à un sentier qui, éventuellement, vous amène au site archéologique Cartier-Roberval. Le sentier est magnifique, mais exigeant. On ne vous dit nulle part que vous êtes en marche vers le site archéologique. Parvenus à la rue St-Louis, toujours pas de flèche pointant vers l'impressionnant promontoire inauguré sur le site à l'été 2022 par la Commission de la Capitale nationale. Le citoyen moyen s'y rendra en voiture par la rue St-Louis. Mais la montée à pied permet d'imaginer Cartier et Roberval montant, à travers bois, leurs caisses de vin jusqu'au sommet du cap rouge...

Redcliff, la villa d'Atkinson

Dans les années 1820, le grand marchand anglais William Atkinson achète le promontoire de Cap-Rouge, c'est-à-dire le site Cartier-Roberval. Son fils Henry, profitant de l'augmentation de fortune de son père dans l'exportation de bois en Angleterre, se fait construire vers 1850 un manoir digne de sa nouvelle fortune, avec écurie, observatoire et autres dépendances, c'est la villa Redcliff; on est à Cap-Rouge après tout. Les propriétaires des villas avec serres et volières de Sillery sont invités à apprécier et à jalouser. On ne sait plus trop qui est propriétaire du domaine en 1906, mais la voie ferrée de la *National Transcontinental Railway* passe sur le perron de la villa Atkinson, qu'on a évidemment rasée.

La voirie a été très active dans cette côte, dont le premier tracé pourrait remonter à Jacques-Cartier. La côte du Cap-Rouge serait donc la plus ancienne route du Québec ? Ce serait beaucoup dire ! Déjà, au temps des chevaux, on rapportait des embardées spectaculaires. Vous pensez bien que l'automobile en a connu tout autant. Et on ne parle pas du camionnage. Les corrections, les redressements, les élargissements, les déplacements de maisons se sont succédé jusqu'à il y a quelques années à peine.

La maison Blanchette

La maison Blanchette, de l'autre côté de la rue au 4187, n'est pas seulement neuve, car l'ancienne avait été incendiée, mais on l'a déplacée pour corriger la côte. La maison d'Onésime Blanchette a disparu dans un incendie en 1988. Vous avez donc là une reconstitution. La maison a servi de magasin général, de bureau de poste, d'hôtel, de centre d'art, etc.

La maison Everell

Voici, à droite en descendant la côte, la maison remarquable des Everell, le seul bâtiment en pierre de Cap-Rouge, à part l'église. Construite en 1834, donc parmi les premières maisons de Cap-Rouge, elle appartient à la tradition britannique Regency, un style architectural associé à la régence de George IV (1811-1820) durant la folie de son père George III. À Québec, la maison Stuart (1849) sur Grande-Allée coin Cartier, Hamel-Bruneau (1856) sur St-Louis, illustrent ce style assez répandu ici dans les années 1830-1870. C'est l'équivalent du style Empire français. Son toit en pavillon se déploie en larges larmiers qui couvrent une galerie attachée aux quatre côtés de la maison. Elle compte un étage à l'avant, mais trois à l'arrière. Elle a appartenu pendant exactement 100 ans à trois

générations d'Everell, le navigateur Thomas, le menuisier Norbert, l'administrateur Alfred.



Le tracel

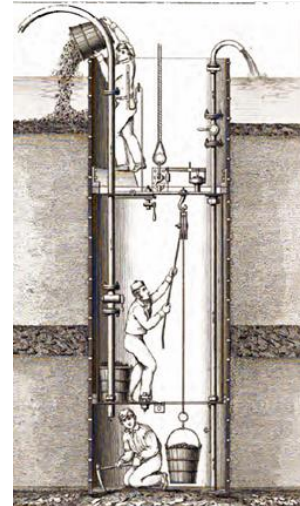


Le tracel est indissociable du Cap-Rouge. Il y a plus d'un siècle qu'il en barre le ciel. En effet, la *National Transcontinental Railway* entreprend en 1906 la construction d'un *trestle*¹⁵ qui devait permettre de relier Winnipeg à Moncton par chemin de fer, en passant par le nord de l'Ontario, l'Abitibi, la Mauricie, etc. Le chantier du tracel de Cap-Rouge est complété en 1913. Mais le tracel sera rarement utilisé avant 1917, car le chantier du pont de Québec est retardé par les effondrements.

Le pont est long de plus d'un kilomètre et haut de 50 mètres. Unique au Québec. Le lit de la rivière pose un défi particulier, car il faut atteindre le roc, sous une bonne épaisseur de glaise et de sable. C'est pourquoi trois des 30 piliers ont une base différente. Ces bases ont été construites en recourant à la technique des caissons pneumatiques.

¹⁵ Traduction littérale : chevalet ou tréteau.

Vous installez d'abord un batardeau en bois pour retenir et diriger l'eau. N'oubliez pas que l'écart entre marées haute et basse peut atteindre ici près de 20 pieds. Ensuite, imaginez un cube rectangulaire en acier sans base. Deux ouvertures sont percées sur le dessus, l'une pour descendre les travailleurs, l'autre pour monter les déblais. Au pic et à la pelle, des hommes creusent à l'intérieur du caisson, mettent terre et cailloux dans un seau qu'un autre homme tire vers le haut ; ainsi, le caisson descend progressivement. Un fil électrique alimente une ampoule qui éclaire les travailleurs et un compresseur envoie de la pression dans le caisson pour empêcher l'eau d'y pénétrer. Un deuxième caisson est posé sur le premier à mesure qu'on descend, etc. Ici, la base fait plus de quinze mètres de hauteur ; on n'en voit pas le tiers.

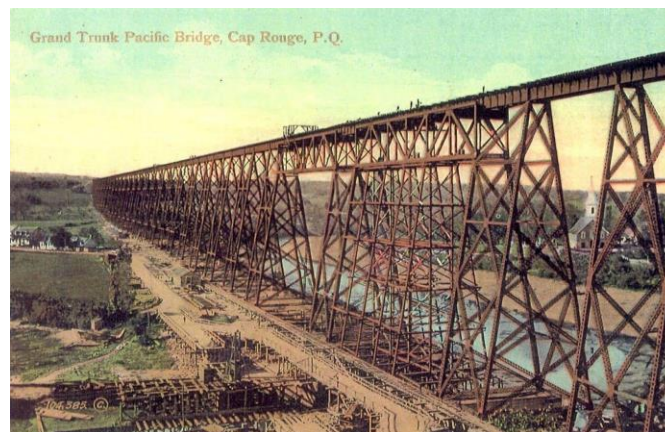


Leur quart de travail achevé, les ouvriers grimpent lentement l'échelle et retrouvent progressivement la pression atmosphérique extérieure. Qui d'entre vous veut cette *job* ? Puis, on remplit tout ça de béton. Il n'y a pas de bétonnière à l'époque... On gagnait honnêtement sa vie !

Il y aurait beaucoup à dire aussi sur les chevalets ou tréteaux de la *Dominion Bridge*.

Je vous laisse imaginer les récriminations des mères de famille devant cette grande œuvre d'ingénierie. Imaginez un peu leurs cordes à linge après le passage des locomotives alimentées au charbon. Elles n'ont pas toujours eu une sécheuse Maytag.

Aujourd'hui, le trachel identifie Cap-Rouge. C'est une partie du décor de Cap-Rouge. On ne pense plus Cap-Rouge sans le trachel. Le trachel identifie Cap-Rouge, comme le Château Frontenac identifie Québec. On en a fait des cartes postales. Les touristes viennent à Cap-Rouge pour un égoportrait avec trachel.



Carte postale (1915)

Pendant la guerre 39-45, on a vu passer ici chaque jour des dizaines de trains transportant des soldats de l'Ouest vers les Maritimes, des fournitures pour l'armée. Aujourd'hui, il y passe cinq ou six trains de marchandises par semaine.

Sur la carte postale, vous voyez des gens là-haut. Songez qu'en six ans, de 1989 à 1995, treize personnes s'y sont enlevé la vie. Combien avant ? Jean-Marie Lebel raconte (dans

Prestige) qu'une nuit, un train de bestiaux pour l'Abitibi s'immobilisa sur le tracol. Se croyant sur la terre ferme, un employé débarqua d'un wagon et tomba dans le vide. Contraint par une coroner, le CN a fini par y installer des dispositifs de sécurité au tournant du XXI^e siècle.

La rivière, un bac et des ponts

Autrefois, au temps de la Nouvelle-France, quand on établit le Chemin du Roy dans les années 1730, on installe au-dessus de la rivière des câbles qui vont permettre de la traverser en bac. Le maître-passeur a sa maison tout près de la rivière. Le prix du passage ne permet évidemment pas d'en vivre. Le passeur est donc aussi un agriculteur ou un forgeron. Le bac va survivre longtemps à la Nouvelle-France. Au début du XIX^e, on remplace le bac par un pont pivotant, puis par un pont basculant, qui permet aux barques de remonter la rivière, à marée haute, sur quelques centaines de mètres. Après la disparition de la poterie, après l'installation du tracol, un premier pont en béton sera construit en 1937. Le pont actuel date de 1983. C'est le pont Galarneau, qui honore une famille de passeurs qui étaient en poste lors des passages des armées de Bougainville (1759) et de Lévis (1760).

La rue St-Félix

La rue St-Félix, au-delà du pont, c'est le Chemin du Roy. Cette route s'est longtemps appelée chemin du Calvaire, car en 1747 l'Église de Nouvelle-France avait dressé un calvaire sur le promontoire, en chemin pour St-Augustin, non loin de la décharge du lac. Signe des temps, une bourrasque a eu raison du calvaire en 1977.

Dans la rue St-Félix quelques maisons centenaires témoignent toujours des commencements du village, malgré le tracol, malgré la poterie et les autres envahissements de la modernité.

Je vous signale en particulier la maison à l'adresse 4252 (Chez Victor), la 4267 antérieure à la construction de l'église, puis les deux maisons voisines du sentier France-Roy : la 4289 perdue dans la verdure et âgée d'au moins 150 ans, et, plus âgée encore, la 4291 avec son remarquable portail. Puis la 4292 en face. La juste centenaire au 4300 avec sa lucarne triangulaire.

Également centenaire, la 4303, de style vernaculaire américain, est tout à fait charmante avec son revêtement de bardeaux, l'authenticité de ses fenêtres et de sa porte, l'intimité de son auvent. La 4302-4304 est centenaire, mais on a sacrifié son authenticité.

Au 4350, la maison nommée Feeney serait la plus ancienne de la rue St-Félix, probablement bicentenaire. La 4389 est bien de son époque avec son toit mansard, donc fin XIX^e, et son hangar tout aussi mansardé est superbe.

La maison Langelier, au 4474, est également une jolie centenaire. Beaucoup plus loin la maison dite Albert Côté au 4530, une bien belle québécoise.

La baie du Cap-Rouge



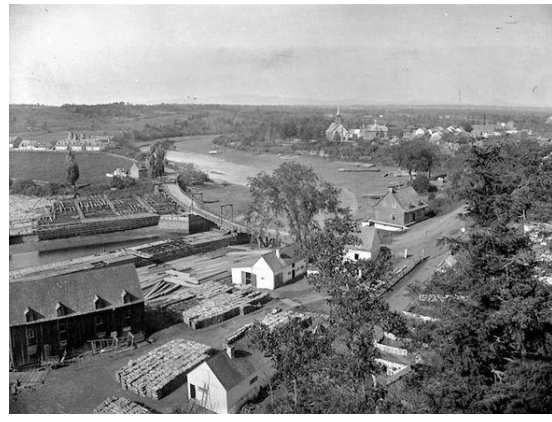
Henry Richard Bunnett (1886)

Dalhousie Cove

Le blocus continental décrété par Napoléon en 1806 oblige l'Angleterre à venir s'approvisionner en bois au Canada. À compter de 1820 et jusqu'à la fin du XIX^e siècle, il y avait ici des quais, sur toute la largeur de la baie. À marée basse, on en aperçoit quelques vestiges, en particulier les infrastructures de la *Cap Rouge Pier and Wharf Company*. Les Anglais s'étaient approprié la baie, qu'ils avaient rebaptisée Dalhousie Cove. Comme partout autour de Québec, comme à Sillery, comme à Lévis, comme à l'Île-d'Orléans, les cageux amenaient ici des chênes, des pins, qu'on équarrissait, puis qu'on chargeait sur des voiliers en partance pour l'Angleterre. Il y avait même ici un chantier naval où ont été construits des barques et peut-être quelques petits voiliers transatlantiques. C'est cette industrie du bois qui est à l'origine du village de Cap-Rouge. Longtemps après la fin de l'exportation massive de bois vers l'Angleterre, on empilait ici des planches et des madriers pour la construction locale.



Cageux (vers 1880)



La fresque de la découverte

Jetons un coup d'œil à la fresque de la découverte. C'est en quelque sorte un résumé de notre visite : une autochtone, Jacques Cartier, Roberval, le bateau de Cartier, le tracel, l'église St-Félix, le couvent Jésus-Marie-Joseph des sœurs de la Charité, le Sacré-Cœur, la maison de l'abbé Provancher et l'abbé lui-même, les fouilles archéologiques, les bernaches, les vacanciers en chaloupe, les cageux dans leurs cabanes, une théière de la poterie de Cap-Rouge, le passeur du bac (je ne comprends pas comment fonctionne ce bac, et vous ?).



Au pied de la falaise, le mur en acier rouillé est gravé d'un extrait des récits de voyage de Jacques Cartier. On a déjà lu ce texte plus tôt¹⁶. Et une citation de Roberval : [On] fit bâtir un joli Fort... lequel était beau à voir, et d'une grande force, sur une haute montagne.¹⁷

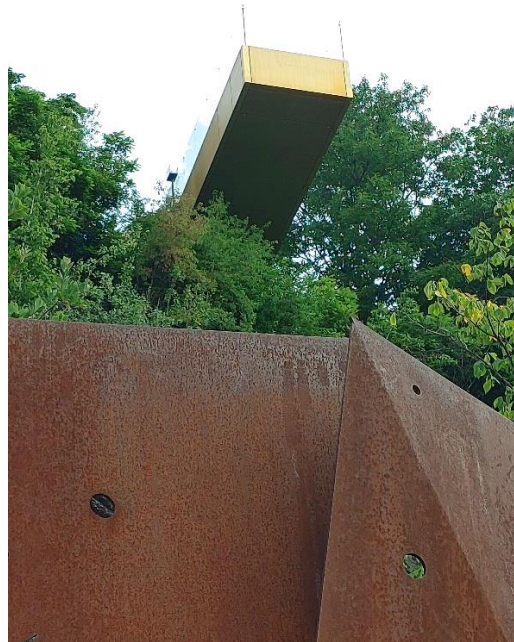
¹⁶ Des deux côtés de la rivière il y a de fort bonnes et belles terres, pleines d'aussi beaux et puissants arbres que l'on puisse voir au monde (Cartier, Jacques, Voyages au Canada).

¹⁷ Dans [Voyages de découverte au Canada, entre les années 1534 et 1542](#), p. 93.



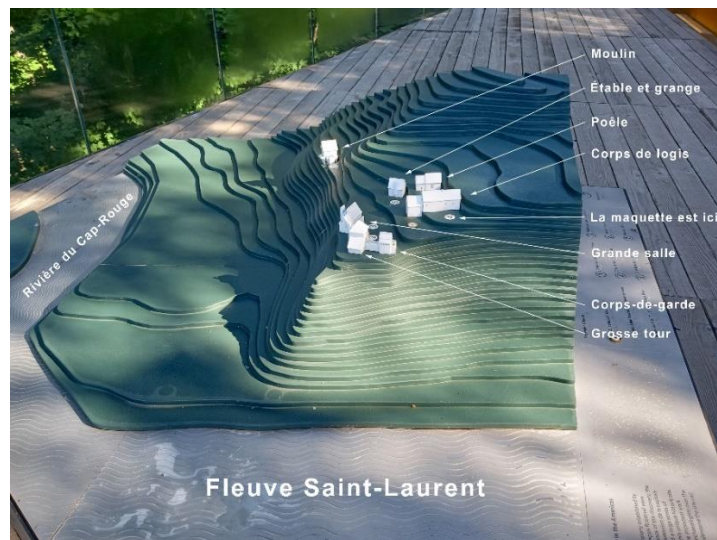
Le belvédère du parc Cartier-Roberval

À l'été 2022, la Commission de la Capitale nationale a inauguré une passerelle-belvédère en porte-à-faux sur le promontoire au-dessus de ce mur-sculpture. Allez-y. Le point de vue est impressionnant. Auto recommandée. C'est au bout du chemin St-Louis. Stationnement et accès au site gratuits, de 7 h à 23 h. La Commission en a inauguré une autre tout aussi spectaculaire devant l'église de Sillery.



La passerelle-belvédère

En arrivant au site, un pavillon d'accueil annonce : *Site de la première colonie française d'Amérique*. Cet aménagement au-dessus du site archéologique vous étonnera peut-être. En particulier, la Commission y a gravé des textes inhabituels. Par exemple, on peut y lire qu'au temps de Cartier/Roberval la vallée du St-Laurent était « *densément peuplée* ». Tous les documents connus évoquent environ 500 personnes à Stadaconé (ici on dit « près de 1000 âmes ») et quelques petits villages dispersés entre Tadoussac et Lotbinière. Aujourd'hui, la région de Québec compte près d'un million d'habitants. Et tout le monde s'entend pour déplorer que ça manque de densité.



Évolution du site lors de l'occupation européenne vers 1542
(maquette de la Commission de la Capitale nationale)

L'ensemble de l'exposé incite le visiteur à penser que cette population dense était de la nation huronne-wendate. Sur le site Téquénonday, à Sillery, donc à quelques kilomètres, la même Commission écrit que ce site a été longtemps occupé par des Algonquiens, puis par des Iroquoiens. Pas un mot des Wendats. « L'Histoire se construit », nous dit un panneau du site. En effet...

Aujourd'hui, les Hurons Wendats soutiennent que leur territoire ancestral, le [Nionwentsio](#), couvre tout l'espace compris entre le St-Maurice et le Saguenay, l'Estrie et le Bas-St-Laurent, débordant dans le Maine et au Nouveau-Brunswick. D'où les conflits avec les Innus, en particulier. *Des prétentions territoriales absurdes*, dit le grand historien Denys Delâge, depuis toujours grand défenseur des Premières Nations (Le Quotidien, 10 juin 2022). Il faut se rappeler que c'est dans la Baie Georgienne que Champlain a rendu visite aux Hurons en 1615.

Bref, allez-y. C'est à voir et à lire avant que les vandales ne fassent disparaître tous les vaisseaux en bronze de Cartier.

La plage Jacques-Cartier

Et nous voici à la plage Jacques-Cartier, que la mairesse Boucher a rendue célèbre dans les années 1990. Mais cette plage Jacques-Cartier existait bien avant la mairesse Boucher. Dès 1923, le CN, alors propriétaire des lieux, loue des terrains de villégiature sur cette plage nommée *Crescent Beach*. On y construit des chalets, qui sont par la suite devenus des résidences permanentes. Grâce à quelques acquisitions à l'est de Cap-Rouge, la mairesse Boucher a pu donner accès à la plage aux citoyens de Ste-Foy. À quelques pas au-delà des habitations, vous vous retrouvez à la plage de la mairesse Boucher.

La plage Saint-Laurent

De l'autre côté de la baie, à l'ouest, la plage St-Laurent, où vous ne verrez pas de flâneurs, car les propriétaires des lieux y ont depuis l'origine vécu en marge du village. Une signalisation indique clairement l'interdit d'accès. À partir de 1961, une guérite contrôlait les visiteurs.



L'association des propriétaires de ce chemin privé a même demandé un rattachement à St-Augustin à la suite de la défusion de St-Augustin de la nouvelle ville de Québec en 2006.

À l'origine de cette plage St-Laurent il y avait un chemin de fer menant de Québec à Grand-Mère, qui montait par le boulevard Chaudière. Cette voie ferrée est abandonnée en 1925. Des chalets y apparaissent dans les années 1930 et les propriétaires s'unissent dans une association en 1937. Dix ans plus tard, l'association devient la corporation de Plage Saint-Laurent. Pour s'installer dans le secteur, il faut devenir membre de la corporation. La corporation achète la voie ferrée et les espaces adjacents. Bientôt viennent les problèmes de l'approvisionnement en eau, des fosses septiques, des ornières du chemin, de la prévention des incendies, de la sécurité publique, des éboulis, etc. Mais la corporation refuse la municipalisation que lui propose la ville de Cap-Rouge pour lui fournir les services municipaux.

Aujourd'hui, la Plage St-Laurent est partagée entre la ville de Québec (qui comprend Cap-Rouge) et la ville de St-Augustin de Maur (défusionnée). Le chemin de la Plage est municipalisé à Québec jusqu'à l'usine de pompage de la ville. Chacune des deux parties de la Plage St-Laurent est alimentée en eau potable par leur ville respective. Sur ce chemin de la plage St-Laurent, reste environ un kilomètre entre les deux villes, où l'eau, les fosses sanitaires, l'entretien et le déneigement du chemin restent privés. Et les curieux du dimanche y sont toujours interdits.

Une ferme expérimentale à Cap-Rouge

Chemin faisant, en traversant le pont, on constate que Cap-Rouge est une cuvette entre deux promontoires, une large pente qui descend au fleuve. En montant vers le sommet de cette cuvette, vers le nord-ouest, le gouvernement du Canada a installé en 1910 une de ses premières fermes expérimentales. 325 acres. On y menait des recherches sur les arbres fruitiers, sur l'élevage d'animaux de race comme le cheval canadien, des expériences en production laitière avec la vache canadienne, qu'on dit descendre directement du cheptel de Louis XIV.



Vaches canadiennes de la ferme expérimentale de Cap-Rouge
(archives Ingenium, collection FEC, date inconnue)

La Deuxième Guerre mondiale mettra fin à la ferme expérimentale, qui sera acquise par les Sœurs du Bon Pasteur. D'où la rue des Sœurs, sur le plateau. Les Sœurs y accueilleront des petites filles et des adolescentes de 8 à 18 ans dans une école de réforme ou de protection de la jeunesse jusqu'en 1965. Puis, la maison principale agrandie de l'ancienne ferme expérimentale devient une résidence pour les religieuses âgées.

Le monument de Jacques Cartier

Ce monument de Jacques Cartier ici est une réussite. Le paysage est beau à voir et le monument s'y trouve en harmonie avec le lieu. On admire l'aménagement de ce belvédère dans ce site remarquable.



Jadis, on pouvait voir ce monument au centre de la place Jacques-Cartier, au croisement de la Couronne et de St-Joseph, juste à côté de la bibliothèque Gabrielle-Roy. Autrefois, il se trouvait en face de l'hôtel St-Roch, emplacement de la bibliothèque. La tour Fric (pardon, Fresk) l'en a chassée. Le monument était là depuis la fin des années 1920. La place portait le nom de Jacques Cartier depuis longtemps. Dès le XIX^e, il y avait là un marché public, le marché Jacques-Cartier instauré par la ville en 1831, et, en 1856, une halle, la halle Jacques-Cartier, qui ne comptait pas moins de 24 bouchers et douze poissonniers, et dont l'étage accueillait des spectacles, des conférences, des

concerts, des réunions. Le site de toponymie de Québec identifie toujours la place Jacques-Cartier, malgré le peu qu'il en reste.

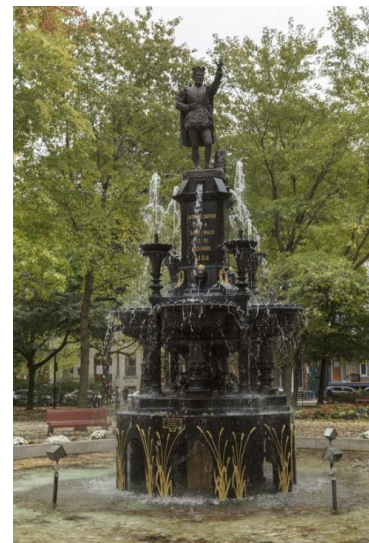


La Commission de la capitale nationale a installé le monument de Cartier ici, au Cap-Rouge, en 2016, après huit années d'entreposage. Le monument eût été approprié aussi à Limoilou dans le parc Cartier-Brébeuf, mais il faut se rappeler qu'en 1535-1536 Cartier hiverne sur la St-Charles comme explorateur. Ici, au Cap-Rouge, Cartier est venu en 1541 pour fonder, établir, installer une colonie française en Amérique. Pas moins de cinq bateaux étaient venus porter ici au moins 300 colons, hommes, femmes et enfants. Tout un troupeau d'animaux a été débarqué ici en 1541. Et le reste. C'est pourquoi Cartier fait construire deux forts, un sur le cap pour y loger les dirigeants et un certain nombre de personnes, l'autre près de la rivière pour les animaux, la nourriture, les semences, toutes sortes d'équipements et ustensiles, et, forcément, des gardes et des artisans : boulanger, boucher, charpentier, cloutier, etc. Son commandant, Roberval, devait le suivre, le même été, avec 200 autres colons, mais toutes sortes de difficultés l'avaient retardé à l'été suivant. Mais l'été suivant, Cartier est retourné en France avec ses faux diamants, et Roberval est venu y passer un hiver de misère. On connaît la suite. Il n'y en a pas...!

Cartier était originaire de St-Malo. La ville de St-Malo lui a fait ériger un monument en 1905, œuvre du sculpteur Georges Bateau. En 1924, la France fait don d'une copie du monument au gouvernement Taschereau pour l'installer dans la niche prévue à cette fin dans la tour en façade de l'Assemblée nationale. Taschereau n'en a pas voulu. Il l'a plutôt donnée à la ville de Québec.

Petit titillement : Montréal avait déjà son monument en bronze de Jacques Cartier depuis 1893. Haut de près de dix mètres, c'est l'œuvre du sculpteur québécois Joseph-Arthur Vincent. À voir dans le quartier St-Henri.

Vous avez sans doute constaté que le piédestal du monument de Cartier est ici réduit au minimum. Autrefois, sur la place Jacques-Cartier, dans St-Roch, le socle du monument était presque aussi imposant que celui sur les murs de St-Malo, où il faut s'éloigner et regarder au ciel pour reconnaître le héros. Le monument de Cartier à Montréal est une fontaine et Jacques Cartier y est juché sur une pyramide de vasques qui l'élèvent bien au-dessus du peuple.



On se souvient que les touristes prenaient des égoportraits en posant le bras autour du cou de René Lévesque dans le jardin de l'Assemblée nationale. On avait voulu un monument familier à l'image du grand homme, qui était petit. Rapprocher du peuple le héros statufié, comme s'il en était, peut susciter le doute. Aussi, a-t-on jugé bon de surdimensionner un nouveau René Lévesque.

Quel que soit le piédestal, le lointain Cartier, dont on n'a pas d'image, mort de la peste et dans le discrédit, ne nous sera jamais familier. Il n'est même plus le découvreur... En tout cas, si, pour cause d'enlèvements ou autres, on décide de le déboulonner, il ne tombera pas de haut !

Références

- Braudel, Fernand, dir., *Le monde de Jacques Cartier. L'aventure au XVI^e siècle*, Montréal/Paris, Éditions Libre Expression et Berger-Levrault, 1984, 320 p.
- Cartier, Jacques, *Voyages au Canada*, Lux Éditeur, 2008, 176 pages.
- Chouinard, Roger, *Place Jacques-Cartier, un espace en évolution*, dans *Continuité*, no 19, printemps 1983.
- Commission de la capitale nationale du Québec, *Église de Saint-Félix-de-Valois de Cap-Rouge*.
- Commission de la mémoire franco-québécoise, *Une découverte majeure sur un site de Cap Rouge*.
- Côté, Alain et Lavoie, Carl, *La Poterie de Cap-Rouge, 1860-1892*, Société historique du Cap-Rouge, 1991, 66 pages
- Culture et Communications Québec, *Répertoire du patrimoine culturel du Québec*, *Église de Saint-Félix*, 2013.
- Daigle, Jeanne, *Église monastique unique en son genre dans le Québec, Le grand artiste canadien, Lauréat Vallières, y aura travaillé durant douze années*, Revue dominicaine, décembre 1953, p. 288-291.
- Déry, Jean, *Le Viaduc de Cap-Rouge*, Le Saint-Brieuc, no 9, printemps 2000, p. 1-4.
- Dictionnaire biographique du Canada, *Charles-Félix Cazeau*.
- Dictionnaire biographique du Canada, *Adolphe Rho*.
- Gagnon-Guimond, Renée, *Henry Atkinson, Gentilhomme et baron du bois*, Cap-aux-Diamants, vol.4, no 3, 1988.
- Gaumont, Michel, *La Poterie de Cap-Rouge*, Ministère des Affaires culturelles, 1971, 41 pages.
- Kalm, Peter, *Voyage dans l'Amérique du Nord*, volume 3, Société historique de Montréal, Berthiaume imprimeur, 1880, dans Open Library.
- Lavigueur, Lyne, *Aux sources de la dévotion au Sacré-Cœur*, Séminaire du CÉMI, 2006.
- Lebel, Jean-Marie, *Le tracel de Cap-Rouge fête ses 100 ans*, Prestige, 28 février 2013.
- Lebel, Jean-Marie, *Le Vieux-Québec, Guide du promeneur*, Septentrion, 1997, 338 pages.
- Mainguy, Louise, *Le Tracel de Cap-Rouge, 100 ans d'histoires*, Histoire de raconter, Itinéraires histoire et patrimoine, Société historique du Cap-Rouge, 2013.
- Noppen, Luc, *Notre-Dame-des-Victoires à la Place Royale de Québec*. Ministère des Affaires culturelles, 1974, 118 pages.
- Noppen, Luc, *Un méconnu de notre histoire : l'architecte René-Pamphile Lemay*, Saguenayensia, vol.47, no 4, oct.-déc. 2005, pp.58-62.
- Ouellet, Jérôme, *Cap-Rouge avant le « tracel » (1886)*, Vues anciennes de Québec, 2014.
- Paquette, Danielle, *Détours illimités*, site de voyages découvertes et de visites guidées.
- Perron, Yolande, *La Maison Blanchette, d'hier à aujourd'hui*, Le Saint-Brieuc, no 32, janvier 2013, p. 17-20.
- Porter, Isabelle, *Tracel de Cap-Rouge : au-delà des mauvais souvenirs*, Le Devoir, 26 août 2013.
- Rioux, Emmanuel, *Le manoir Atkinson*, Histoire Québec, vol.14, no 1, 2008, sur Érudit.
- Rioux, Emmanuel, *Le Manoir Atkinson*, dans Le Saint-Brieuc, Bulletin de la Société historique du Cap-Rouge, no 22, printemps-été 2007, p. 4-8.
- Rioux, Emmanuel et Breton, Joseph, *Paul et Joseph Breton, constructeurs de l'église de Cap-Rouge*, Le Saint-Brieuc, no 27, Printemps-été 2010, p. 5-8.
- Samson, Gilles, Projet archéologique Cartier-Roberval, *Une découverte majeure sur un site de Cap-Rouge, Le lieu d'établissement de Cartier et de Roberval*. Commission franco-québécoise sur les lieux de mémoire communs, 2007.
- Samson, Gilles et Fiset, Richard, *Chantier archéologique Cartier-Roberval, Rapport synthèse des fouilles 2007-2008*, MAC et CCNQ, 2013, 463 pages.
- Samson, Gilles et Fiset, Richard, *Le Premier Chapitre de l'Histoire du Québec*, éd. La Société historique du Cap-Rouge, 2022, 397 pages.
- Société historique de Cap-Rouge, *Guide toponymique de Cap-Rouge, l'histoire s'affiche en ville*, 1995.
- Société historique du Cap-Rouge, *Histoire de raconter Cap-Rouge*, 2017, 22 p.
- Société historique de Cap-Rouge, la paroisse de Saint-Félix de Cap-Rouge, 1965 : *Démolition du couvent en vue d'agrandir le stationnement*.
- Trudel, Marcel, *Le Terrier du Saint-Laurent en 1663*, éd. Université d'Ottawa, 1973, 618 p.
- Ville de Québec, *Quartier Cap-Rouge, Portrait sociodémographique et économique*, janvier 2019, 49 pages.
- Ville de Québec, *Répertoire du patrimoine bâti, Église Saint-Félix-de-Cap-Rouge*, 2017.